LA
MYTHOLOGIE
MISE A LA PORTÉE
DE TOUT LE MONDE.
TOME III.

SAGSCG

(3

LA

MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE,

Ornée de cent Figures en couleurs, ou en noir, dessinées et gravées par d'habiles Artistes de Paris.

Ouvrage élémentaire, indispensable aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et utile à toutes les classes de lecteurs.

NOUVELLE ÉDITION.

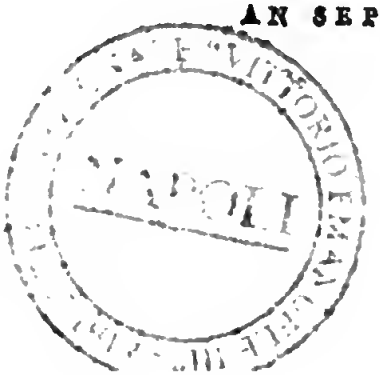
TOME TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16.

AN SEPTIÈME.



Mixelle J. Sculp.

BACCHUS

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO

LA MYTHOLOGIE.

BACCHUS.

BACCHUS doit être le compagnon de Cérès. Vénus elle-même se refroidit sans ces deux divinités.

Sa naissance est racontée de différentes manieres : voici celle qui se trouve le plus ordinairement dans les poètes.

Jupiter étant devenu amoureux de *Sémélé*, fille de Cadmus, la jalouse Junon prit la figure de *Beroë*, nourrice de sa rivale, pour tâcher de lui inspirer adroitement des soupçons sur la personne de son

amant ; lui faisant entendre que s'il était en effet Jupiter comme il se vantait de l'être, il ne se déguiserait pas, ainsi qu'il le faisait, sous la figure d'un mortel ; qu'il fallait qu'un imposteur abusât d'un nom si auguste pour la séduire ; qu'il était important de s'en éclaircir, et que le moyen d'y réussir était de lui proposer de paraître devant elle dans tout l'éclat de sa puissance comme devant Junon ; que s'il était véritablement le père des dieux, il ne lui refuserait pas cette marque de tendresse, qui servirait à un éclaircissement nécessaire à son repos.

Sémelé suivit le conseil de la fausse Beroë. Jupiter voulut d'abord la dissuader de son dessein ; mais enfin,

lui ayant juré par le styx de faire ce qu'elle desirerait, il ne put se dispenser d'accomplir sa promesse. Il parut donc devant elle avec ses foudres qui mirent le feu au palais, et Sémelé périt au milieu de cet incendie. Comme elle était grosse alors de sept mois, ce Dieu fut obligé de retirer de son sein le jeune Bacchus, et le porta dans sa cuisse les deux mois qui restaient pour être à terme, ainsi que le rapporte au long Ovide dans ses métamorphoses. Le poète Manilius dit la même chose; ou si nous en croyons Hygin et Lucien, Mercure le retira des flammes, et le porta à Nysus, qui le fit élever dans les antres du mont Nysa en Arabie.

Plusieurs pierres gravées repré-

sentent Mercure portant Bacchus à Nysa, et la réception que les Nymphes lui firent. Ce fait est surtout très-bien représenté sur un beau vase publié par Spon, qui offre Mercure confiant Bacchus à *Leucothoé*. Un marbre de la villa Albani représente Leucothoé tenant le jeune Bacchus entre ses bras. Une patère étrusque nous fait voir Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter.

Les Nymphes qui élevèrent Bacchus étaient filles d'Atlas; elles eurent grand soin de sa jeunesse, et il en fut reconnaissant : il les changea en étoiles, nommées *Hyades*, de son surnom *Hyée*.

Bacchus fut un guerrier célèbre : il combattit vaillamment contre les

Titans pour son père Jupiter, et il fit la conquête de l'Inde.

Tout ce qui composait sont armée, hommes et femmes, était armé de *thyrses*. Le thyrse était une petite flèche environnée de pampres et de lierre qui en cachaient la pointe. Les poètes lui attribuent des vertus surprenantes. Une Bacchante ayant frappé la terre avec celui qu'elle portait, il en sortit sur le champ une fontaine d'eau vive, et une autre fit jaillir de la même manière une source de vin.

Le thyrse est donc toujours dans les mains des suivants de Bacchus: c'est le sceptre de ce Dieu : on le voit sur tous les monuments qui le représentent.

Quelques Mythologues lui donnent pour lieutenant Pan et Lysus, et ils prétendent que l'armée de Lysus s'établit dans le pays appelé depuis de son nom *Lusitanie*, le Portugal; et celle de Pan, dans celui appelé *Pania, Hispania,* l'Espagne.

Bacchus, est à cause de sa conquête, souvent appelé *vainqueur de l'Inde*, ou *vainqueur du Gange*, fleuve qui traverse cette contrée.

Plusieurs monuments représensent le triomphe de Bacchus au retour de cette fameuse expédition.

Ce fut à ce retour qu'il trouva Ariane, que Thésée avait abandonnée dans l'île de Naxos, et qui contait ses injustices aux rochers. Il la vit accablée du poids de ses

maux et endormie ; il consola la belle affligée, et finit par lui faire oublier l'ingrat Thésée.

Un bas-relief rapporté par Visconti, et plusieurs pierres gravées, représentent Bacchus trouvant Ariane endormie dans l'île de Naxos.

Un beau médaillon d'Alexandre Sévère, qui se trouve dans le Muséum national, représente Bacchus nu, tenant Ariane endormie : autour de lui sont trois Satyres dont les gestes expriment l'étonnement, et auprès est un vieillard vêtu du pallium et appuyé sur un bâton.

Un superbe camée de Soteros, fait voir Bacchus et Ariane sur une panthère. Un beau bas-re-

lief publié par le prélat Cusali, nous fait voir les noces de Bacchus et Ariane, auxquelles assistèrent tous les dieux. Banier dit faussement que ces noces sont le sujet du célèbre cachet de Michel Ange, qui représente seulement une vendange; mais un bas-relief de la vigne Montalte nous offre encore plus en détail cette cérémonie. Sur un char tiré par des centaures sont Bacchus et Ariane: le cortège qui les suit est magnifique : d'abord on voit des joueurs de flûtes et dé tymbales, de l'un et de l'autre sexe, qui paraissent à la tête de la troupe; un éléphant qui vient après désigne, la conquête des Indes; il est ceint d'un ruban comme les victimes desti-

nées aux sacrifices. Silène monté sur un âne, et ivre à son ordinaire, vient ensuite accompagné de Faunes, de Satyres et de Nymphes qui portent des canthares, des pampres, des grappes de raisin et des thyrses.

Le citoyen Gallet a composé un beau ballet, dont le sujet est Arianne.

On raconte encore d'autres faits relatifs à l'histoire de Bacchus.

On prétend qu'il descendit aux enfers pour en retirer sa mère Sémelé, et que ce fut près d'un lac aux environs de Lerne. Celui qui lui en montra le chemin se nommait *Polymnus*.

Comme, dans le temps de son enfance, il jouait un jour sur le

rivage, des pirates tyrrhéniens l'aperçurent, le saisirent, le lièrent et l'emmenèrent pour le vendre en Cypre, en Egypte ou chez les Hyperboréens; ils croyaient avoir pris le fils d'un roi. Les chaînes tombèrent d'elles-mêmes des mains et des pieds. Le pilote, nommé *Médéides*, vit bien qu'il avait affaire à un dieu: il conseilla de le remettre en liberté; mais le capitaine ordonna de lever l'ancre et de partir. Alors Bacchus manifesta sa divinité par un miracle: le vin coula sur le vaisseau; une vigne remplie de grappes l'entoura; le mât fut chargé de pampres et de lierre fleuri, et le timon du gouvernail en fut également couronné: lui-même, fut changé en un lion rugissant.

Au milieu du vaisseau, parut un ours furieux qui brisa le gouvernail et s'arrêta au pied du pilote. Le capitaine et les nautonniers effrayés se jettèrent dans la mer, à l'exception de Médeides que Bacchus épargna à cause de sa piété. Ils furent changés en dauphins. Cette aventure est représentée sur la base du monument de Lysistrate, qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Lanterne de Démosthènes.*

Il était dangereux d'irriter ce dieu, et il tira de Penthée, de Lycurgue et des Minéides, une vengeance éclatante.

Comme *Penthée*, fils d'Echion et d'Agavé, empêchait les Thébains dont il était roi, de célébrer les fêtes de Bacchus; ce dieu ins-

pira à sa mère un mouvement de fureur dans lequel elle le déchira cruellement.

Les *Minéides* ne furent pas touchées de cet exemple; elles affectèrent par mépris de travailler à la tapisserie qui était leur occupation ordinaire, le jour destiné aux fêtes de Bacchus: ce dieu, pour se venger d'elles, les changea en chauve-souris, et leur ouvrage en lierre.

Lycurgue, fils de Dryas, avait poursuivi les Bacchantes dans les bois sacrés de Nysa; celles-ci jetèrent leur thyrse à terre. Bacchus épouvanté s'enfuit dans le pays de Thétys qui le reçut, et il lui fit présent, en mémoire de ce bienfait, d'un beau vase d'argent, travaillé par Vulcain, qui servit en-

Tom 3. Pag. 12.

Maxelle J. Sculp.

LES FILLES DE MINE[illegible]

NAPOLI

suite à y déposer les cendres de son fils Achille. Les dieux offensés de l'audace de Lycurgue, prièrent Jupiter de l'aveugler, et il ne vécut pas longtemps après. D'autres racontent qu'ayant voulu arracher les vignes qui étaient dans la Thrace, il se coupa lui-même les deux jambes; ce qui fut l'effet de la vengeance de Bacchus.

L'histoire des *Minéides* est le sujet d'une jolie fable imitée d'Ovide, par la Fontaine, avec la grâce qui lui est propre. Elle est intitulée les *Filles de Minée*.

Bacchus est ordinairement représenté comme un jeune homme sans barbe, avec les cheveux d'un blond doré; souvent même comme un enfant couronné de lierre ou de

pampres. Il tient le thyrse d'une main, de l'autre des grappes de raisin, et quelquefois un *Rhyton*, vase à boire en forme de corne, ou une *Canthare*, autre vase à deux anses.

Quelquefois on le représentait nu, quelquefois les épaules couvertes d'une peau de panthère, et quelquefois sur les épaules de Pan ou entre les bras de Silène, qui était son père nourricier. On le représente souvent encore enfant, jouant avec les nymphes et les satyres.

Les images de Bacchus se trouvent sur les médailles d'Andros, des Bœotiens, de Magnesie d'Ionie, de Maronée, de Naxe en Sicile, de l'île de Naxos, de Nysa

de Carie, de Teios de Carie, et sur celles de Thase.

Les symboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce dieu sont le thyrse, le lierre, le pampre, des grappes de raisin, la peau de chèvre ou de léopard, de panthère ou de lion.

Parmi les fêtes qui se célébraient en l'honneur de Bacchus, on doit distinguer les *Orgies*.

Quoique par orgies on entende quelquefois les sacrifices, non-seulement ceux qu'on offrait à Bacchus, mais aussi ceux des autres dieux, ce mot était plus particulièrement employé pour désigner les fêtes qui portaient ce nom, qu'on appelait aussi les *mystères*.

La Grèce avait trois solennités de ce nom; celle de Bacchus, celle de Cybèle, et celle de Cérès. Et les unes et les autres avaient plusieurs cérémonies qui leur étaient communes. Nous avons déja parlé des mystères de Cérès, nous ne traiterons ici que des orgies de Bacchus, et nous rechercherons en peu de mots, leur origine, leur étendue et leurs cérémonies; ce que signifiaient les symboles qu'on y employait, et jusqu'à quel temps ont duré ces infâmes mystères.

Plusieurs mythographes pensent que les orgies tirent leur origine de l'Ægypte. Elles doivent leur institution à Isis qui, ayant recouvré les membres épars de son mari massacré par les conjurés,

à la tête desquels était Typhon son frère, et n'ayant pu trouver des parties de ce cadavre que les poissons du Nil avaient dévorées, en consacra la représentation que les prêtres portèrent ensuite dans les fêtes établies en l'honneur de ce prince.

C'est là la véritable origine du *Phallus* ou *Ithyphallus* que l'on portait dans les cérémonies des orgies.

Orphée et Mélampus, dans leur voyage d'Ægypte, avaient vu célébrer les fêtes d'Osiris; ils en portèrent l'usage dans la Grèce, où il fut reçu comme toutes les autres fêtes, sur-tout celles où la licence et le libertinage règnent le plus impunément.

La célébration des orgies n'était pas renfermée dans la Grèce, et cette fête fut bientôt répandue dans tout le monde payen.

De la Grèce elles passèrent dans la Phrygie, où on croit qu'Orphée en porta l'usage, du temps de Laomédon; et ce petit coffre ou cette corbeille qu'Eurypile eut en partage, est une preuve que les Troyens célébraient cette fête, dont cette corbeille mystérieuse, ainsi qu'on le verra dans la suite, faisait une partie considérable.

Les Arcadiens, lorsqu'ils conduisirent une colonie dans le pays Latin, ou Ænée lui-même avec ses Troyens, portèrent en Italie la connaissance des orgies; mais il est sûr que dès les premiers temps

ces fêtes y étaient connues, et qu'on les y célébrait avec beaucoup de solennité. Je n'ai pas dessein de parcourir tous les pays où elles furent reçues et célébrées sous des noms différents. On peut en trouver le détail dans le traité des Cistophores du père Panel.

Dans les commencements, les orgies étaient peu chargées de cérémonies; on portait seulement en procession un vase rempli de vin, avec un sarment; puis suivait le bouc qu'on immolait comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageait les vignes; ensuite paraissait la *Ciste* ou corbeille mystérieuse, qui était suivie de ceux qui portaient le *Phallus;* mais cette première simplicité ne

dura pas longtemps, et le luxe qu'introduisirent les richesses passa dans les cérémonies religieuses.

Le jour destiné à cette fête, les hommes et les femmes, couronnés de lierre, les cheveux épars et presque nus, couraient à travers les rues, criant comme des forcenés *Evohe Bacche !* Au milieu de cette troupe, on voyait des gens ivres, vêtus en Satyres, en Faunes et en Sylènes, faisant des grimaces et des contorsions où la pudeur était peu ménagée. Une troupe, montée sur des ânes, venait ensuite; elle était suivie de *Faunes*, de *Bacchantes*, de *Thyades*, de *Mimallonides*, de *Naïades*, de *Nymphes* et de *Tityres* qui faisaient retentir toute la ville de leurs hurlements.

A la suite de cette troupe tumultueuse, on portait les statues de la Victoire, et des autels en forme de seps de vigne couronnés de lierre, sur lesquels fumaient l'encens et d'autres aromates ; puis on voyait paraître plusieurs chariots chargés de thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches et d'autres vases, de trépieds et de vans. Des jeunes filles suivaient ces chariots, et portaient les corbeilles et les cassettes où était renfermé ce qu'il y avait de plus mystérieux dans cette fête ; et pour cela, on les nommait *Cistophores.*

Les *Phallophores* venaient ensuite avec un chœur d'Ityphallophores, habillées en Faunes, contrefai-

sant des personnes ivres, et chantant, en l'honneur de Bacchus, des cantiques dignes de leurs fonctions. Cette procession était fermée par une troupe de Bacchantes couronnées de lierre entrelacé de branches d'ifs et de serpents.

Dans quelques-unes de ces fêtes, qui étaient les mêmes sous d'autres noms, des femmes nues se donnaient le fouet, d'autres se déchiraient la peau. On commettait toutes les débauches où conduit l'ivresse; cependant on vit une reine même, *Olympias*, célébrer ces infâmes mystères.

Le lierre, qui se trouvait partout dans cette cérémonie, était spécialement consacré à Bacchus, et les Mythologues en rapportent

plusieurs raisons, entr'autres la métamorphose de la nymphe *Staphyle* et du jeune *Citton* qui ayant perdu la vie dans la fureur d'une de ces fêtes, fut changé en lierre; mais la véritable est que cette plante, toujours verte, marque la jeunesse de Bacchus qu'on disait ne point vieillir. On prétend aussi qu'elle dissipait la crapule ou mal de tête qui suit ordinairement l'ivresse; qu'elle était propre à en préserver : c'est pourquoi les buveurs se couronnent de lierre. On disait aussi que cet arbre était consacré à Bacchus, parce qu'il avait servi à le cacher.

Les serpents, dont la corbeille mystérieuse était environnée, et que plusieurs de ceux qui assis-

taient à cette fête portaient sur eux, ou en baudrier ou autrement, étant des animaux dont la jeunesse se renouvelle chaque année lorsqu'ils changent de peau, signifiaient la même chose.

La représentation du *Phallus* rappelait le souvenir de celui qu'Isis avait consacré, ainsi que nous l'avons dit. Pour ce qui regarde le *Van*, que Virgile a nommé le *Van mystique* de Bacchus, il ne faut point y chercher d'autre mystère, sinon qu'on voulait marquer par là, que ce prince avait enseigné l'art de l'agriculture et la manière de nettoyer les blés.

L'arc et les flèches qu'on portait dans cette fête, apprenaient qu'avec la douceur, Bacchus avait

employé la force dans la conquête des Indes; c'est de là que dépend aussi la vraie signification du thyrse, car on dit que les femmes que ce prince avait emmenées avec lui, attaquèrent les Indiens avec cette arme, dont ils ne se défiaient point, n'apercevant que le lierre et le pampre qui cachaient de véritables piques.

Comme une partie de la solennité des orgies se célébrait la nuit, Bacchus en avait pris le surnom de *Nyctileius;* il n'est pas étonnant qu'on portât des torches allumées dans la procession qu'on vient de décrire. Nous devons seulement remarquer que la fonction des *Daduches*, c'est-à-dire, de ceux qui portaient ces torches, était de toutes la plus honorable.

Le caducée qu'on y voyait aussi quelquefois, apprenait que Bacchus avait toujours préféré la paix à la guerre; et que dans la conquête des Indes, il n'avait employé les armes que quand il avait tout tenté, pour soumettre par la douceur, des peuples indociles. C'est pour cela que les anciens donnent le caducée à ce dieu aussi bien qu'à Mercure; ils ajoutaient même que c'était lui qui avait reconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

Les Antiquaires croient voir sur quelques médailles, de celles qu'on appelle *Cistophores*, la plante nommée *Férule*.

On appelait *Cistes* des corbeilles

mystiques qui se portaient dans les processions d'Eleusis, et qui étaient offertes à la vénération publique; ces corbeilles étaient d'osier, et quand elles étaient de métal, on leur donnait la figure des corbeilles d'ozier. Sur les monuments, elles indiquent les mystères de Cérès et de Bacchus. On le remarque principalement sur des médailles appelées, pour cette raison, *Cistophores.*

La ciste est ordinairement ouverte, un serpent paraît en sortir, et le tout est entouré d'une couronne de lierre. Ephèse, Pergame, Sardes, Tralles, Apamée et Laodicée, sont les villes qui ont frappé des Cistophores.

Des savans distingués se sont

occupés d'éclaircir l'histoire des mystères de Cérès et de Bacchus. On ne peut avoir rien de certain sur les cérémonies qui s'y pratiquaient, et on ne peut former sur le but de leur institution que des conjectures.

Les fêtes en l'honneur de Bacchus se nommaient en général *Dionysiaques*, de son nom *Dionysos*. Elles font le sujet d'un poème composé par le poète *Nonnus*, et qui est intitulé les *Dionysiaques*.

Les grandes Dionysiaques étaient une des fêtes les plus célèbres d'Athènes; elles commençaient le treizième jour du mois Elaphébolion.

Il y avait dans ces fêtes des concours de poésie et de musique.

C'est à ces fêtes que l'on doit l'origine de la tragédie, mot qui signifie *chant de bouc*, parce qu'on y célébrait Bacchus par des chants, et on y immolait un bouc, à cause du dégât que cet animal cause dans les vignes.

Le plus beau théâtre d'Athènes était celui de Bacchus.

Les poëmes qui se chantaient en l'honneur de Bacchus se nommaient *Dithyrambes*. Ce nom a passé aux odes qui permettent un plus grand essor à l'enthousiasme poétique.

Bacchus était spécialement honoré à Naxos, et tout y présentait l'image du bienfait et de la reconnaissance. Les habitants s'empressaient de montrer aux étran-

gers l'endroit où les nymphes avaient pris soin de l'élever, ils racontaient les merveilles qu'il avait opérées en leur faveur.

Ici leurs hommages s'adressait au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier ; là c'était au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux ; là on le célébrait comme l'inventeur de la charue.

Il était également adoré à Andros et à Brauron.

Par la même raison que les Grecs appelaient les fêtes de Dionysus, *Dionysiaques*, les Romains, qui avaient adopté le nom de Bacchus, les nommaient *Bacchanales*.

Ces fêtes passèrent de la Grèce

dans l'Etrurie, et de l'Etrurie à Rome, où elles furent introduites par un grec obscur, qui joignait les mœurs les plus corrompues à la naissance la plus basse. Trop adroit pour prêcher hautement son affreuse doctrine, il en répandit le germe dans le cœur de quelques femmes qu'il séduisit, et, pendant un certain temps, elles composèrent seules toutes les assemblées des Bacchanales, dont elles furent les prêtresses. Peu à peu elles y admirent des hommes, et les assemblées se tinrent dans un bois consacré à la déesse *Simila* ou *Stimula*, que plusieurs auteurs prennent pour Sémelé, mère de Bacchus.

Attirés par le libertinage, sé-

duits par le vin et la bonne chère, les partisans de ce culte s'accrurent et ne se réunirent plus que la nuit, dont le commencement était toujours consacré aux plaisirs de la table et de la danse ; ensuite on éteignait les lumières, et cet instant était le signal des excès auxquels s'abandonnait une multitude de personnes des deux sexes ; elles y apprenaient en même temps à dresser de faux contrats, à rendre de faux témoignages, et souvent on y employait le fer ou le poison pour ôter la vie à ceux que l'on avait intérêt de faire périr : alors par le bruit des tambours, mêlé à celui des cymbales, on étouffait les cris de ces malheureux que l'on assassinait, et leurs corps était ense-

velis dans l'endroit le plus éloigné du bois, lieu solitaire et inconnu que le sénat ne découvrit que par hasard.

Un jeune romain nommé Ælbutius avait perdu son père ; et sa mère Duronie s'était remariée à T. Sempronius Rutilius, dont la prodigalité dissipa en peu de temps les revenus du pupile. Embarrassés du parti qu'ils avaient à prendre, les deux époux conçurent l'horrible projet de se défaire d'Ælbutius, et les Bacchanales leur semblèrent le moyen le plus propre pour en venir à bout.

A peine entré dans l'adolescence, le jeune homme s'était livré à tous les déréglemens de son âge. Il avait pris dans son voisinage une maî-

tresse pour laquelle il brûlait de l'amour le plus violent. La circonstance parut favorable à Duronie ; et, résolue d'en profiter, elle eut avec son fils un entretien dans lequel elle mit tout l'artifice dont elle était capable.

Dans votre dernière maladie qui m'allarma si fort, lui dit-elle, je cherchai du secours auprès des dieux ; un nouveau culte de Bacchus venait d'être annoncé, je fis vœu de vous initier à ses mystères et vous recouvrâtes la santé. Il faut tout à-la-fois me décharger de mon engagement, et vous préparer par une continence de dix jours, à entrer dans une association, qui du reste fournira de nouveaux plaisirs à vos inclinations. Après la prépa-

ration nécessaire, je vous conduirai moi-même aux Bacchanales.

Ælbutius consentit à se prêter aux vues de sa mère, mais il ne put s'empêcher d'en faire part à Hispala Fescenia, sa maîtresse, courtisanne d'une grande beauté, et qui, après avoir été longtemps esclave, jouissait sous le titre d'affranchie de richesses immenses que son libertinage lui avait procurées. Malgré le déréglement de ses mœurs cette femme avait autant de probité, que de tendresse pour Ælbutius, à qui elle avait assuré tout son bien en cas qu'elle mourût avant lui, et le seul mot de Bacchanales la fit frémir d'horreur.

Il lui fallut cependant tout l'empressement, toutes les prières de

son amant pour la déterminer à lui révéler les mystères dans lesquels elle avait été admise, mais dont les sermens les plus affreux lui défendaient de trahir le secret. Elle attesta donc tous les dieux, qu'elle ne manquait à ses promesses que pour sauver la tête la plus chère quelle eût au monde.

Lorsque j'étais encore esclave, lui dit-elle, j'accompagnai dans ce sanctuaire d'iniquités la maîtresse à laquelle j'étais attachée : je vous jure que je n'y suis pas rentrée depuis que j'ai recouvré la liberté, et bien m'en a pris ; car je sais que de tous les jeunes gens qui l'ont fréquenté, nul n'y est parvenu jusqu'à l'âge de vingt ans. A peine est-on reçu, qu'on est con-

duit à un détestable prêtre, et le barbare vous destine à la mort, ou à l'infamie. En victime dévouée, il vous entraîne à l'écart dans un endroit séparé, où par violence et sans égards on attente à la pudeur, souvent à la vie.

Persuadé de la vérité de ce rapport, Æbutius retourna chez Duronie, et lui protesta que jamais elle ne parviendrait à l'associer aux Bacchanales.

Duronie vit bien que cette résolution ne pouvait avoir été inspirée à son fils que par Hispala, qui lui apprenait à mépriser les hommes et les dieux; elle le bannit de sa présence.

Le jeune Romain se retira chez Sulpicia à laquelle il déclara ce

qui venait de lui arriver ; elle approuva la conduite qu'il avait tenue, lui conseilla de dévoiler au consul Posthumius ce qu'il savait des infamies et des meurtres qui se commettaient dans les Bacchanales. Æbutius ne balança pas, mais il n'avait pas été le témoin oculaire des crimes qu'il dénonçait, et le témoignage d'Hispala devenait nécessaire. La maison de Sulpicia, que sa naissance et sa vertu mettaient au-dessus de tout soupçon, fut choisie par le Consul pour avoir une entrevue avec la courtisane qui pâlit à son aspect, au point qu'il fut obligé d'employer toute sa douceur pour diminuer l'effroi qu'il lui avait inspiré.

Elle vit bien qu'Æbutius avait

tout révélé, elle se plaignit de ce que sa confiance avait été trahie; enfin le Consul la rassura, et elle lui répéta le récit qu'elle avait fait à Æbutius. Après cette déclaration elle ne pensait pas qu'il y eût sûreté pour elle à demeurer dans Rome, elle demanda l'exil comme une grace, mais le Consul la rassura.

Convaincu des abominations qu'il cherchait à découvrir, et trop adroit pour perdre de vue un témoin si utile au bien public, Posthumius pria *Sulpicia* de donner retraite à *Hispala*, remit Æbutius entre les mains d'un de ses clients, et fit aux pères conscripts un rapport qui les saisit d'horreur. Les uns réfléchirent aux maux qu'une

assemblée de cette espèce pouvait causer au corps de la république ; les autres tremblèrent de trouver des parents ou des amis impliqués dans le nombre des coupables ; et cependant on fit un décret qui contenait divers articles.

1°. On rendit graces à Posthumius d'avoir fait sans bruit et sans scandale la perquisition d'une affaire si importante.

2°. On le proposa avec son collègue pour en faire de plus amples informations.

3°. On mit Ælbutius et Hispala sous la sauve-garde du sénat, et par des promesses on engagea de nouveaux témoins à venir déposer.

4°. On permit aux Consuls de faire rechercher les prêtres et les

prêtresses de l'association. Enfin on défendit aux initiés de s'assembler, et on donna les ordres les plus précis pour informer contre ceux qui s'étaient livrés aux horreurs des Bacchanales, pour en saisir les chefs, pour les faire garder jusqu'au moment de leur interrogation, non dans les prisons publiques, mais dans des maisons particulières, pour veiller à ce qu'aucuns de ces mutins ne missent le feu dans quelque quartier de la ville.

Ces précautions allarmèrent le peuple. Posthumius le convoque dans la place publique; il expose avec noblesse et fermeté les motifs de la conduite du sénat, et le peuple partage bientôt son indignation.

Rome satisfaite des démarches du sénat, fixa des récompenses pour ceux qui dénonceraient les coupables ou qui avertiraient de leur évasion, et menaça d'amendes considérables les particuliers qui acheteraient leurs meubles ou qui favoriseraient leur fuite.

La harangue de Posthumius avait fait naître la terreur dans le sein de la ville, et cette terreur se répandit bientôt dans les provinces.

A Rome on monta la garde dans tous les quartiers, et les Triumvirs y firent arrêter jusqu'à sept mille associés, parmi lesquels on distinguait comme les chefs et les prêtres, M. et L. Catinius, tous deux habitants de Rome, L. Opiternius, habitant de Falerie, et

Menius Cerrinius, natif de Capoue. Leur procès ne fut pas long, et tous les trois expirèrent dans les supplices, ainsi que tous ceux qui s'étaient rendus coupables des mêmes abominations.

On traita plus doucement les initiés, c'est-à-dire, les particuliers qui n'avaient encore prononcé que la formule de l'engagement, et la prison fut la seule peine qu'on leur infligea. Pour les femmes, on les livra à la sévérité de leurs parents, et la justice se contenta de punir celles que l'indulgence de leurs parents avaient épargnées.

On dégrada le bois dans lequel s'étaient tenues ces horribles assemblées; on en fit autant de toutes les maisons qui leur étaient con-

sacrées, soit à Rome, soit dans les différentes villes de l'Italie; en un mot, on ne respecta que les anciens autels et les vieilles statues de Bacchus.

Le consul même ordonna que si quelque famille était, de temps immémorial, en possession de solenniser la fête de ce dieu, et qu'elle crût ne pouvoir s'en dispenser, elle serait obligée d'en avertir le préteur; que celui-ci en ferait le rapport au sénat, lorsqu'il serait composé au moins de cent sénateurs, et que si elle obtenait la permission qu'elle demandait, il ne se trouverait à l'assemblée que cinq personnes, parmi lesquelles il n'y aurait point de prêtres.

Ces divers objets terminés, on t présent de cent mille as d'ai- ain à Æbutius, que l'on dispensa u devoir commun de servir dans a milice à pied ou à cheval; on ssigna le même don à Hispala, ue l'on rétablit dans tous les roits des femmes nées libres; et es préteurs, tant présents qu'ab- ents, reçurent ordre de veiller ur ses jours, de la protéger et de a défendre des ennemis secrets ui voudraient attenter à sa vie.

Ainsi finit cette odieuse con- frairie, dont les moindres racines furent coupées avec autant de soin dans les provinces que dans la capitale. La foule des chefs et des initiés était si considérable dans cette dernière, que leur désertion

y fit un vide sensible; plusieurs d'entre eux se donnèrent eux-mêmes la mort, bien convaincus qu'ils n'échapperaient point au châtiment qui leur était réservé.

Le célèbre sénatusconsulte qui interdit les Bacchanales, a été trouvé il y a environ cent ans; il était gravé sur une table d'airain. Fabretti l'a publié, mais avec beaucoup de fautes; il a été depuis plus heureusement expliqué dans la Bibliothèque Italique.

Les infamies des Bacchanales auraient dû être ensevelies dans l'oubli; mais on avait grand soin d'en consacrer le souvenir, car indépendamment des historiens et des poètes, qui en font souvent mention, on en frappait, par l'au-

orité publique, des médailles, et
n élevait des monuments qui en
appelaient le souvenir. Ces mé-
lailles sont les Cistophores, dont
l a déja été question. Les autres
nonuments représentent toute la
ompe de ces fêtes; on y voit avec
Bacchus, les Bacchantes, les Me-
nades, des joueurs de flûte, des
emmes et des filles avec le cro-
ale et le tympanum, des faunes,
les satyres tenant à la main des
ases et des coupes, des prêtres
ui conduisent les victimes desti-
ées au sacrifice, tels que le ver-
at, le bouc, le taureau, etc.;
nfin, le vieux Silène, toujours
vre, sur son âne qu'il a bien de
la peine à conduire. Ces monuments
ont appelés en général des *Bac-*

chanales, à cause des sujets qu'ils représentent.

Les Bacchanales se voient souvent sur les vases grecs improprement appelés vases étrusques; ce qui fait présumer que les personnes dans le tombeau desquelles on les trouve, étaient des initiés.

Un des plus beaux monuments relatifs à Bacchus est le vase d'or du Musæum national des antiques, trouvé dans la ville de Rennes. Le sujet du milieu représente Bacchus et Hercule qui se font verser à boire: Bacchus se sert du rhyton: il est remarquable par le thyrse et par la panthère qui est à ses pieds. Hercule est assis sur la dépouille du lion; sa massue est près de lui, il boit dans un canthare; autour

d'eux sont des Faunes et des Satyres qui exécutent un concert avec des doubles flûtes et des syrinx. Près de Bacchus est Silène son nourricier. Le tour du vase représente la victoire que Bacchus a remportée sur Hercule, et son triomphe. La marche est précédée de Bacchants et de Bacchantes qui dansent avec des crotales, des cymbales et des tympanons ; d'enfans qui portent des raisins, tandis que de jeunes faunes foulent la vendange ; d'un satyre combattant à coups de corne avec un bélier ; de Silène couché sur un chameau ; enfin, d'un chœur des musiciens qui assistaient au banquet. Hercule paraît ; sa force est vaincue par l'ivresse ; non-seulement il a été obligé

d'abandonner à des Faunes qui sont près de lui le soin de porter son énorme massue, mais il ne pourrait se soutenir lui-même sans le secours d'autres suivants de Bacchus. Quant à ce dieu, il est assis tranquillement sur son char, traîné par des panthères; il a une main sur la tête, ce qui est le signe du repos, et il contemple avec sang-froid son antagoniste vaincu. Au dessus de ce bas-relief, le vase est encore entouré d'une belle suite de médailles de la famille des Antonins.

Voyons à présent quels étaient les noms et les surnoms de Bacchus.

On le nommait *Bacchus*, à cause des pleurs des Bacchantes; *Bima-*

ter, pour marquer qu'il avait eu, en quelque manière, deux mères; *Dionysius*, par allusion au dieu qui était son père, et au mont Nysa où il avait été élevé; *Liber*, parce qu'il réjouit; *Bromius*, à cause du bruit des Bacchantes.

Liæus, parce qu'il chasse le chagrin; *Evan*, à cause du lierre qui lui est consacré; *Lœneus* ou *Torcularius*, parce qu'il avait inventé l'usage des pressoirs, et c'est pour la même raison qu'il fut nommé *Sabazius*; *Biformis*, parce qu'on le représentait, tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu; *Triambé*, parce qu'il avait triomphé trois fois; *bon fils*, parce qu'il s'était changé en lion pour défendre son père contre les Géants,

et que Jupiter l'avait excité par ces paroles, *Euge fili! evohe Bacche!* Courage, mon fils Bacchus!

Pyrigènes, parce qu'il était né au milieu des feux. On voit sur les médailles coloniales de Sardes, un enfant auprès de Jupiter armé de la foudre; c'est *Bacchus Pyrigènes.*

Le surnom de *Thyonœus* lui est donné par Horace, parce qu'il y avait un Bacchus qui était fils de Thyoné.

Celui de *Dithyrambus* vient, si nous en croyons Diodore, Origène et Eusèbé, de la fable qui dit que les Géants ayant mis Bacchus en pièces, Cérès sa mère rassembla ses membres épars, et lui redonna la vie.

Il prit celui de *Méliaste*, d'une

fontaine de ce nom, près de laquelle on célébrait les Orgies. Celui de *Psilas* lui fut donné par les Amycléens, du mot *Psila* qui, en langage dorien, signifie la pointe de l'aile d'un oiseau, pour marquer que l'homme est emporté et soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les ailes. Celui de *Corymbifer*, pour faire allusion aux bouquets de lierre, nommés *Corymbes*, dont sa couronne était quelquefois garnie.

On appelle *Bacchus Indien*, celui qui est représenté comme vainqueur de l'Inde; il est aussi appelé *Barbu*, parce que son menton est accompagné d'une ample et longue barbe: il ne voulut pas, dit-on, faire couper la sienne pendant tout

le temps que dura son expédition, et c'est là la cause de cette représentation.

On voit sur plusieurs pierres gravées, sur plusieurs bas-reliefs, des figures du Bacchus Indien; on en a des bustes et des statues; il est ordinairement vêtu d'un ample manteau qui le couvre jusqu'aux pieds.

La statue prétendue de Sardanapale est un Bacchus Indien; le nom Sardanapale qui se lit sur le bord de son manteau, est celui de l'artiste ou du propriétaire.

Le Bacchus Indien se voit sur les médailles d'Antigone, roi d'Asie; de Démétrius II, roi de Syrie; de Catane; de Naxe en Sicile; de la Béotie et de Sybritie.

Bacchus est aussi nommé *Bicorniger*, et on le voit souvent avec des cornes ; c'est le Bacchus cornu ; il a même le plus souvent la forme d'un taureau, et le nom de *Tauriforme*, *Tauromorphe*. Beaucoup de ses images le représentaient ainsi chez les Grecs. Les femmes Eléennes l'invoquaient et le priaient de venir à Elée, sous la forme d'un taureau.

Cette représentation est appuyée sur l'histoire de Jupiter et de Cérès. Neptune s'était transformé en coursier, pour tromper cette déesse. Jupiter se transforma en taureau, et fut aussi heureux sous cette métamorphose, que Neptune sous la sienne. Ils donnèrent naissance à Proserpine. Jupiter, sous la forme

d'un serpent, la traita comme il avait fait sa mère; et, de ces amours infâmes, naquit Bacchus Tauriforme. Cette fable a été adoptée par ceux qui ont représenté Bacchus avec des cornes; c'est ce qui se trouve exprimé sur une médaille de Selinunte, où on voit d'un côté, une femme tenant un serpent qui paraît s'élancer sur elle, et de l'autre, le taureau à face humaine.

C'est en mémoire de la victoire de Bacchus sur les Géants, et de sa conquête des Indes, qu'on voit sur des tétradragmes de Catane, le bœuf à tête humaine, et au revers, une Victoire qui présente une ou deux couronnes.

Beaucoup de monuments, tels

que des pierres gravées, et principalement les médailles de la Campanie et de Gelon dans la Sicile, offrent un taureau à tête humaine; on croyait que c'était l'image du Minotaure, ou celle de Jupiter amant d'Europe. Eckhel a très-bien démontré que c'est celle de Bacchus. Le célèbre graveur Hyllus a représenté un taureau marchant sur un thyrse, sur une agathe du Musæum national; ce taureau d'Hyllus est appelé, pour cette raison, *Dionysiaque*.

Bacchus est quelquefois la même chose que le soleil; c'est la raison pour laquelle on le voit avec la tête radiée.

Nous avons parlé des suivants de Bacchus en général; traitons

actuellement de chacun d'eux en particulier.

Nous placerons à la tête *Ariane*, son épouse ; mais nous en parlerons encore à l'article de Thésée.

Leucothoé, celle des Hyades qui prit le plus de soin du jeune Bacchus, est souvent représentée le tenant entre ses bras.

Nous avons déja parlé des Bacchantes ; mais d'autres nombreux suivants de Bacchus, tels que les Faunes, les Satyres, l'accompagnent souvent dans les représentations des Bacchanales ; à leur tête est Silène.

SILÈNE était né à Malée : c'était le fils d'une nymphe ; il s'était retiré à Pyrrique, dont les habitants montraient un puits sans

lequel ils auraient absolument manqué d'eau, et qu'il avait fait creuser.

C'était le nourricier, l'ami, le compagnon, le conseiller de Bacchus. Les poètes lui attribuent des connaissances et une prudence qui ne s'accordent guère avec l'amour excessif du vin. Midas, informé de ses rares talents, souhaitait depuis longtemps de s'entretenir avec lui. Bacchus, qui avait abandonné la Thrace, où les Bacchantes venaient de déchirer le malheureux Penthée, était venu dans la Lydie, aux environs du mont Tmolus, où il croissait d'excellent vin : Silène, qui parcourait ce pays, monté sur son âne, s'arrêtait souvent près d'une fontaine, pour se reposer de ses

fatigues ; l'occasion parut favorable à Midas, il fit jeter du vin dans cette fontaine, et mit quelques paysans en embuscade. Silène but un jour de ce vin avec excès ; et ces paysans, qui le virent ivre, se jetèrent sur lui, le lièrent avec des guirlandes de fleurs, et le menèrent ainsi à Midas. Ce prince, qui était lui-même initié aux mystères de Bacchus, reçut Silène avec de grandes marques de respect ; après avoir célébré avec lui les Orgies, pendant dix jours et dix nuits consécutives, et l'avoir entendu discourir sur plusieurs matières, il le ramena à Bacchus. Ce dieu, charmé de revoir son nourricier, dont l'absence lui avait causé beaucoup d'inquiétude, ordonna à Mi-

das de lui demander tout ce qu'il voudrait. Midas, qui était extrêmement avare, desira de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucherait; ce qui lui fut accordé: mais le présent devint bientôt funeste à celui qui l'avait souhaité avec tant d'empressement. D'abord, les expériences qu'il fit, le charmèrent; il toucha un rameau, des pierres, des épines, tout devint or; mais aussi quand il fut prêt à se mettre à table, et qu'il voulut se laver les mains, l'eau reçut le même changement; enfin le pain, le vin, les viandes qu'on lui servait, devenaient de l'or à mesure qu'il y touchait, et il était prêt à mourir de faim au milieu de tant de richesses, lorsque, s'étant

adressé au même dieu, pour le prier de le délivrer d'un pouvoir si incommode, Bacchus lui ordonna de laver ses mains dans le Pactole, ce qu'il fit; et en perdant cette fatale vertu, il la communiqua au fleuve, qui depuis roule un sable d'or.

On montrait à Ancyre la fontaine dans laquelle Midas avait fait verser le vin; c'est la raison pour laquelle les médailles de cette ville offrent l'image de Silène. C'est encore à cause de la grande sagesse qu'on lui attribue, que sur le beau médaillon de Périnthe, il accompagne Bacchus et Ariane avec un manteau et un bâton, costume des philosophes.

Silène est toujours placé près

de Bacchus; il est représenté comme un vieillard d'une taille médiocre, gros et charnu, le plus souvent couché et endormi sur son âne : c'est ainsi qu'on le voit sur un grand nombre de monuments et sur les médailles de Mende. La coupe du Musæum national le représente sur un chameau.

On dit qu'un jour qu'il avait trop bu, il s'endormit : plusieurs nymphes qui le virent en cet état, l'attachèrent avec des guirlandes de lierre, le couronnèrent de pampre, et la jeune *Eglé* lui barbouilla le visage avec du jus de mures. Cette aventure a été conservée par plusieurs ouvrages de l'art.

Les images de Silène se trouvent

sur les médailles de Macédoine, sur celles d'Ancyre de Galatie; c'est un type assez fréquent des médailles coloniales. On y voit quelquefois deux têtes de Silène jointes ensemble comme celles de Janus.

La tête de Socrate était comparée à celle de Silène.

PAN a été aussi l'illustre compagnon de Bacchus, et son coopérateur puissant dans la conquête des Indes.

Il était fils, selon les uns, de Jupiter et de la nymphe Calisto; d'autres prétendent qu'il était fils de Pénélope, et de quelqu'un de ceux qui lui faisaient la cour en l'absence d'Ulysse; et que c'est de là qu'il a été nommé *Pan*, qui

en grec signifie *tout*. D'autres encore lui donnent pour père, Mercure, et pour mère, Pénélope; et ajoutent que Mercure la surprit un jour, gardant les troupeaux de son père Icare, sur la montagne Taygète, parmi lesquels il y avait des boucs, et qu'il eut d'elle, sous cette forme, Pan qui naquit avec des cornes et des pieds de bouc.

La première enfance de Pan, dieu des bergers, fut confiée à des nymphes de l'heureuse Arcadie. La nymphe Sinoé fut celle qui lui prodigua le plus de soins.

Ses premiers soupirs furent pour la nymphe *Dryope*, qui fut aussi aimée de Mercure. C'était elle que Bacchus changea en chêne, pour

avoir cueilli une branche de lotos, plante qui lui était consacrée.

Pan aima aussi les trois nymphes *Echo*, *Syrinx* et *Pitys*. Echo aimait Narcisse; cependant quelques-uns disent que Pan en eut une fille nommée *Jynx*, qui donna à Médée les philtres avec lesquels elle charma Jason.

Syrinx, nymphe d'Arcadie, inspira de l'amour à Pan; elle était de la suite de Diane, et avait promis à cette déesse de conserver sa chasteté. Pan la rencontra un jour seule, qui revenait de la montagne de Lycée; il lui tint des discours qui l'alarmèrent, et elle crut devoir mettre en sûreté sa pudeur par une prompte fuite. Le fleuve Ladon, son père, sur le rivage

Mixelle L.^Rc Sculp.

PAN & SYRINX

duquel elle arriva, la changea en roseau, pour la dérober aux poursuites de cette lubrique divinité. Cette fable est purement historique, et forgée sur ce que Pan ayant remarqué que l'air agité dans un roseau y rendait une espèce de son, s'en servit pour faire une flûte, en le coupant de sept tuyaux de longueur inégale ; cette flûte se nomma *Syrinx* ou *flûte de Pan.*

L'image de ce dieu s'observe sur les médailles de Messana, de Pella, de Panticapée, de Thessalonique, des Arcadiens, de Mégalopolis, de Cæsarée Paniade, d'Antigone I, roi de Macédoine.

Son culte était très-célèbre en Ægypte, ainsi que le prouvent le nom et les médailles du Nome Panopolites.

A l'égard de *Pitys*, il vint à bout de s'en faire aimer ; mais Borée, qui n'était pas moins épris de cette nymphe, fut transporté d'une si grande jalousie, qu'il la précipita du haut d'un rocher. Les dieux, pendant sa chûte, la métamorphosèrent en pin, arbre qui se plaît sur les montagnes. Il a été depuis consacré à Pan, qui en porte ordinairement une guirlande.

On appelait *Terreur panique*, une terreur subite, telle que celle qu'éprouvèrent les Gaulois, et qui leur fut inspirée par Pan, au moment où ils se disposaient à piller le temple de Delphes.

On raconte que le pilote Thamur, étant un soir dans son vais-

seau vers les îles de la mer Egée, entendit, avec tous ses compagnons, une voix qui l'appelait : il y répondit, et reçut ordre, quand il serait arrivé à un certain lieu, de crier que le grand Pan était mort. A peine eut-il prononcé dans le lieu désigné, ces paroles, qu'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes affligées de cette nouvelle. L'empereur Tibère assembla des savants qui expliquèrent ces paroles comme ils purent, et les appliquèrent à Pan, fils de Pénélope.

Pan est ordinairement représenté satyre, avec des cornes de chèvre et un manteau de peau de chèvre, jouant de la syrinx ou

flûte à sept tuyaux, et tenant le *Pedum* ou bâton pastoral.

Pan présidait aux troupeaux ; c'était en son honneur qu'on avait établi les *Lupercales*, fêtes qui se célébraient également en Grèce et à Rome, en l'honneur de Pan. Ce fut *Evandre* qui en apporta les cérémonies d'Arcadie en Italie. Les jeunes gens, pendant cette fête, couraient tout nus, tenant des fouets à la main, frappant indifféremment tous ceux qu'ils rencontraient. Les femmes, même les matrones, croyant que ces coups de fouet avaient la vertu de les rendre fécondes, ou de les faire accoucher heureusement, quand elles étaient enceintes, s'approchaient pour les recevoir. Valère

Maxime prétend que cette fête ne commença que du temps de Romulus, à la persuasion du berger *Faustulus*. Dans la première célébration, on immola des chèvres au dieu Pan. Les bergers, qui y étaient invités, s'étant échauffés la tête dans le festin, se partagèrent en deux bandes, et coururent en folâtrant, revêtus des peaux des victimes qu'on venait d'immoler.

Pour rendre cette fête plus solennelle, les Romains avaient établi deux colléges de Luperces, nommés les *Fabiens* et les *Quintiliens*; dans la suite on en créa un troisième en l'honneur de Cæsar encore vivant.

FAUNE était fils de *Picus*, an-

cien roi des Latins, et fameux augure : il enseigna à ses peuples le culte des dieux et l'agriculture ; ce qui le fait mettre au rang des divinités champêtres.

Son épouse se nommait *Fatua*, et les femmes lui offraient des sacrifices dans des lieux dont l'accès était interdit aux hommes.

Les *Satyres* étaient des divinités champêtres qu'on représentait comme de petits hommes velus, avec des cornes au front, des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal ; on les fait naître de Mercure et de la nymphe *Yphtimé*.

Plusieurs auteurs ont cru que ce qui avait donné naissance à la fable des Satyres, c'étaient de grands

Mazelle J.^ne Sculp.

SATYRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

singes qui font violence aux femmes. C'est d'après cette idée que les anciens ont nommé satyres plusieurs espèces de singe ; et que les naturalistes appellent aujourd'hui *singe satyre*, l'Orang-Outan, qui par sa démarche et sa stature, approche le plus de l'homme.

Les Satyres étaient les acteurs des chœurs Dionysiaques, qui ont donné naissance à la tragédie et à la comédie. Les piéces dont les sujets étaient champêtres, se nommaient *satyriques ;* et comme leur pétulance et leur impudicité étaient célèbres, on a appelé *Satyres* tous ceux qui ont un libertinage caractérisé, et on a donné ce nom aux ouvrages mordans, dirigés contre les mœurs du temps et contre les individus.

Les Faunes et les Satyres sont, comme je l'ai dit, représentés sur un très-grand nombre de monuments : il est cependant facile de les prendre les uns pour les autres.

Parmi les êtres confondus sous le nom de Satyres, tous approchent plus ou moins de la nature animale, qu'ils ont représentée de diverses manières, et auxquels ils ont donné différents noms. Les uns tiennent de l'animal par les pieds de chèvre, une queue, des oreilles pointues et des cornes. D'autres conservent davantage le caractère de la nature humaine, et n'ont de l'animal que les cornes et la queue du bouc : il y en a même à qui l'on ne voit que des petites cornes naissantes au front : la nature du bouc y est aussi

exprimée sur toute la physionomie, par l'os frontal, le poil de la barbe, et les poireaux ou appendices de chair au bas des mâchoires. D'autres au contraire, sont représentés seulement sous une figure humaine, rustique et grossière, laquelle néanmoins a été donnée par quelques artistes à des figures de jeunes sujets, de manière que ce qu'elles offraient de laid et de rebutant, est devenu agréable et gracieux. Ces êtres sont connus sous les noms de *Faunes*, *Satyres*, *Silènes*, et il y a aussi des Pans; mais il règne une si grande confusion sur la nature de ces êtres, et particulièrement sur leur dénomination, qu'on a bien de la peine à la débrouiller, surtout lorsqu'on veut comparer

entre eux les écrivains modernes qui en ont parlé.

Il est certain que les Satyres n'ont pas été primitivement donnés pour compagnons à Bacchus, et que les races ont d'abord été confondues; mais en général on distingue ces êtres singuliers de cette manière, fondée sur l'observation des monuments, mais qui n'est cependant établie sur aucun témoignage des auteurs classiques.

Les *Faunes* ont une nature qui approche plus de celle de l'homme: la plûpart sont jeunes, d'une taille élégante, et ne se distinguent que par la petite queue de chèvre qui les caractérise.

Les *Satyres* ont les oreilles pointues, la face ridée, le nez camu,

le front chauve, une queue de bouc, les cuisses, les jambes et les pieds du même animal.

Les *Pans*, les *Ægy-Pans* ont le nez aquilin, au lieu de l'avoir camus. On appelle *Panisques* et *Faunisques* les petits Satyres et les petits Faunes.

Les *Silènes* ne sont que de vieux Satyres, qu'il faut distinguer de Silène, nourricier de Bacchus, dont nous avons déja parlé et que nous avons placé au milieu des vieux Satyres et des Silènes; celui-là est toujours reconnaissable.

Praxitèle, Lysippe, Stratonique, Protogène, Philoxène, Aulus Ammonius, ont sculpté, peint ou gravé des Satyres seuls, ou groupés, ou combattant à coups de tête avec des

boucs, ou jouant de la syrinx ou de la double flûte ; mais plusieurs de ces figures que l'on nomme Satyres n'étaient que des Faunes, selon l'acception que nous donnons à ce mot.

Tous les genres de monuments nous offrent ces êtres singuliers, dont il ne faut peut-être chercher l'origine que dans le goût des Grecs pour la représentation d'êtres imaginaires composés de deux natures, comme les *Centaures*, les *Tritons*, les *Sphinx*, etc.

Les anciens employaient ces divinités dans leurs compositions, comme nous employons les bergers et les bergères : elles donnent même à leurs paysages un ton plus vif et plus animé.

Tom. 3 Pag. 79

Micalle Lt. Sculp.

SYLVA IN

NAPOLI

SYLVAIN.

SYLVAIN était fils de Pan, et de Valeria sa fille ; d'autres le disent fils d'un sybarite nommé *Cratys*, et d'une chèvre. Quelques auteurs le confondent avec Pan.

C'était le Dieu des bois, ainsi que son nom l'indique, et celui des lieux champêtres ; on lui a décerné un culte, qu'on lui rendait dans des temples et sur des autels rustiques.

Les premières fleurs du printemps, les premiers fruits de l'été lui furent consacrés ; et la bergère sensible répandait, en son honneur, sur un autel de gazon, les pre-

mières gouttes du lait qu'elle venait de traire. Chaque famille, pour célébrer celui qui leur avait appris à décupler la récolte, lui offrait en sacrifice le sang d'un porc, et en mangeait les restes en répétant le nom du Dieu des bois et des pasteurs. On n'abattait point un arbre dans une forêt, sans lui tresser une verte couronne des branches tombées les premières sous le fer tranchant. La statue du dieu Sylvain, élevée sur la pierre qui limitait deux champs, en faisait respecter la propriété.

Cette statue, d'abord grossièrement travaillée, rappelait par sa forme et ses accessoires, les principales qualités et les divers attributs du demi-dieu dont on se faisait

un devoir de conserver et d'honorer la mémoire.

Quelquefois on peignait Sylvain sous les traits d'un pasteur vêtu d'une tunique courte, et donnant à manger dans sa main à son chien caressant, ou bien portant dans la main une serpe. C'est sous cet accoutrement qu'on lui rendait un culte à Rome. Cette solennité était interdite aux femmes. Le demi-dieu, sous la forme d'un Terme pour la partie inférieure, tenait fort élevé avec ses deux mains, le devant de ses habits écourtés, dans lequel était renfermée une grande quantité de fruits. Il existe des monuments qui attestent cette singularité si choquante dans nos mœurs raffinées.

Le dieu qui préside aux bois passait pour être le complice des attentats qu'on y portait, sous l'ombrage, à la foi conjugale; en conséquence, les maris de la ville et des campagnes n'épargnaient rien pour mettre Sylvain dans leurs intérêts, et lui recommandaient instamment leur honneur.

Mais on ajoute qu'il était la terreur des femmes en couches, et on en donne pour raison l'histoire indécente et ridicule des *Incubes*.

Le nom de Sylvain servait encore d'épouvantail aux enfants, qui en avaient autant de peur que du loup. Cet usage avait du moins cela de bon qu'il les rendait plus circonspects quand ils se trouvaient dans un bois, et qu'ils n'osaient mutiler les jeunes

plants, dans l'appréhension d'être sévèrement punis, ou métamorphosés en petits Satyres, en Ægipans, par le demi-dieu gardien des forêts.

Les antiquaires nous ont conservé plusieurs inscriptions consacrées au dieu Sylvain.

On voit à Rome une statue antique du dieu Sylvain nu, couronné de feuilles de pin, armé d'une faulx, chaussé à la manière des bucherons. Il tient dans un pan de draperie des fruits et de superbes grappes de raisin : près de lui est un loup tenant les oreilles dressées, assis sur ses pattes de derrière.

Sylvain était en grande dévotion à Rome; il y avait plusieurs colléges de prêtres. Les Romains en

propagèrent le culte dans les Gaules.

On a découvert dans le bois de Vincennes, près de Paris, des ruines d'édifices antiques sur lesquels étaient écrits ces mots, *Collegium Sylvani.*

Carrèd. Scalp.

PRIAPE

NAPOLI

PRIAPE.

PRIAPE est né de Vénus, et Bacchus est son père. La déesse de la beauté pouvait-elle donner le jour à un fils aussi laid et aussi monstrueux? mais Junon, comme l'on sait, avait de vieilles causes de jalousie contre elle: la grossesse de cette déesse lui fournit une occasion de la faire éclater. Si l'enfant qu'elle devait mettre au jour eût tenu d'elle, il aurait été trop beau: cette idée suffit à son ressentiment, et, par des enchantemens, elle le rendit monstrueux.

Quelques écrivains de l'antiquité disputent à Bacchus sa paternité:

Vénus était belle, mais volage, disent-ils : Bacchus, il est vrai, reçut ses faveurs ; mais Bacchus avait été porter la guerre dans les Indes, et Adonis présent ayant dédommagé Vénus de son absence, Priape lui doit naissance.

Dès que l'imagination des hommes eut fait de ce fils prétendu de Vénus un dieu lascif, il en coûta peu de lui prêter tous les excès des plus impures passions. Alors on inventa l'histoire de ses galanteries avec les femmes de Lampsaque, d'où le chassèrent les maris peu contents, qui néanmoins furent obligés peu de temps après de lui élever des autels, suivant une décision de l'oracle de Dodone.

On l'appelle souvent, pour cette

raison, le *Dieu de Lampsaque*, et il sert de type à quelques médailles de cette ville.

On suppose de même l'aventure hardie de Priape avec Vesta, qu'il eût surprise pendant son sommeil, sans l'âne de Silène qui l'éveilla. On feignit encore les poursuites que fit ce dieu libertin après la nymphe *Lotis*, qui ne put lui échapper que par un bienfait des dieux, qui la métamorphosèrent en lotos.

Priape est toujours représenté avec les attributs les plus indécents et dans l'attitude la plus lascive. Ce dieu était chez les anciens l'emblême de la création. Delà venaient le culte qu'ils rendaient aux Phallus, et les fêtes appelées *Phallephories*.

Nous ne citerons pas les monuments de Priape, ni ceux qui représentent les objets qui lui étaient consacrés : en général, tous ceux qui sont le fruit d'une imagination libertine et déréglée, se nomment *Priapée.*

TERME.

Comme les lois établies pour la sûreté des bornes n'étaient pas un frein capable d'arrêter la cupidité, Numa persuada au peuple qu'il y avait un dieu protecteur des limites et vengeur des usurpations; il lui fit même bâtir un temple sur le mont Tarpéien, institua des fêtes et des sacrifices en son honneur, et en régla les cérémonies. Pour rendre la supposition plus vraisemblable, il fit représenter le nouveau dieu sous la figure d'une pierre ou d'une souche. On a même ajouté que c'était la même que celle que Saturne avait dévorée, au lieu de Jupiter.

Dans la suite, on peignit le dieu *Terme* avec une tête humaine placée sur une borne pyramidale.

La fête de ce dieu s'appelait de son nom *Terminalis*, et on la célébrait vers la fin de février, le sixième jour avant les kalendes de mars. On lui faisait ce jour-là des sacrifices publics et particuliers, mais sans aucune effusion de sang; tout devait se réduire à des libations de vin, de lait, à des offrandes de fruits, et à quelques gâteaux de farine nouvelle. Les sacrifices publics étaient offerts dans le temple, et les autres, sur les bornes des champs. Les deux particuliers dont les terres se touchaient, venaient de chaque côté orner la borne d'une guirlande, lui offraient leurs

présents; ensuite on l'oignait d'une huile préparée sur le lieu même, et ainsi se terminait la fête.

Mais cette première simplicité ne dura pas longtemps; on oublia la loi de Numa, qui avait ordonné qu'on n'offrît rien d'animé au dieu protecteur des bornes, dont le culte devait être tout champêtre; et on lui immola dans la suite, des agneaux et de jeunes truies, dont les deux familles de ceux qui sacrifiaient faisaient un repas près de la borne, où l'on chantait les louanges de la divinité qui les assemblait.

L'événement que je vais raconter servit beaucoup à accréditer le dieu Terme, et ne fit pas certainement diminuer le culte qu'on lui

rendait. Tarquin le superbe, voulant faire bâtir, sur le Capitole, le temple que Tarquin l'ancien avait voué à Jupiter, il fut nécessaire de déranger les statues et d'abattre les chapelles qui y étaient: tous les dieux cédèrent sans résistance la place qu'ils occupaient; le dieu Terme tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, et il fallut le laisser: ainsi, il se trouva dans le temple même qui fut construit en cet endroit.

Telle est l'origine du dieu Terme. Cependant il ne faut pas dissimuler qu'avant Numa, il y avait un dieu protecteur des limites: c'était Jupiter lui-même, sous le nom de *Jupiter Terminalis*, que plusieurs auteurs très-anciens confondent

avec le dieu Terme. Denis d'Halicarnasse dit même que ce fut à Jupiter Terminal que Numa consacra les limites des champs; et si nous remontons plus haut, nous trouverons dans la Grèce ce même dieu protecteur des bornes, sous le nom de *Jupiter Homorius* ou *Horius*.

Il est vrai que les Grecs et les Romains adoraient Jupiter Terminal, sous la forme d'une pierre, et que c'était par cette pierre que se faisaient les serments les plus solennels, selon la formule *Jovem lapidem jurare*. On ne pouvait pas rendre les limites plus respectables, qu'en supposant que le souverain des dieux était le protecteur de leurs priviléges.

Le *Jupiter Casius*, qui avait un temple célèbre dans la Syrie, était aussi représenté sous la forme d'une pierre ou d'un rocher : nous en trouvons la preuve dans les médailles que les habitants de Séleucie firent frapper en l'honneur de Trajan, d'Antonin le pieux, de Septime Sévère, de Caracalla son fils, et de quelques autres empereurs.

Le revers d'une médaille d'argent d'Auguste, semble marquer encore plus précisément, que les Romains ne pensaient pas que le dieu Terme fût une autre divinité que Jupiter. On y voit une tête couronnée de rayons, posée sur une espèce de piédestal carré, taillé en obélisque renversé, comme

sont encore aujourd'hui les figures à qui nous donnons le nom de *Termes :* au bas est un foudre, et à côté on lit ces mots, *Imp. Cæsar.* Le foudre est si particulier à Jupiter, à l'exclusion des autres dieux, qu'il paraît impossible de le méconnaître à ce symbole.

L'explication que les antiquaires donnent ordinairement de cette médaille, est trop ingénieuse pour ne la pas rapporter. Ils croient que par ce mélange concerté de la foudre et du dieu Terme, Auguste voulut perpétuer dans l'avenir un mot qui lui était très-familier, *Festina lentè :* « Hâte-toi « lentement. » Ce qu'on ne pouvait exprimer plus heureusement qu'en joignant ainsi dans un même

type, ce qu'il y a au monde de plus prompt et ce qu'il y a de plus difficile à mouvoir.

S'il était cependant permis de trouver moins d'esprit et d'allégorie dans cette médaille, on pourrait l'expliquer avec une simplicité plus digne de cet empereur, et plus conforme au goût de son siècle.

Devenu maître absolu de l'empire ; par la défaite de Lépide et d'Antoine, on sait qu'Auguste voulut enfin jouir des douceurs de la paix, mais qu'il ne s'y abandonna qu'après avoir sagement pourvu à la sûreté des frontières. Alors il fit graver sur ses médailles le dieu Terme, que les Romains avaient invoqué tant de fois ; et si

le foudre accompagne cette divinité paisible des limites, c'est pour marquer que les Barbares ne peuvent les franchir impunément ; qu'il y a des légions toujours prêtes à les défendre, et à foudroyer ceux qui voudraient en troubler le repos.

Les Latins ne furent pas les seuls qui représentèrent le dieu Terme sur leurs monuments : on le voit aussi sur beaucoup de médailles grecques, toutes, à la vérité, frappées sous les empereurs romains, et particulièrement sous les quatre Vérus, sous Commode et sous Caracalla, à qui les Grecs, naturellement flatteurs, semblaient dire par ces types symboliques, qu'ils les regardaient comme les pro-

tecteurs des priviléges et du territoire que Rome leur avait laissé en les soumettant à l'empire. C'est ainsi qu'en usèrent ceux de Mytilène, de Nicomédie, de l'île de Théra, de Lesbos et quelques autres.

Le dieu Terme était si remarquable par sa figure, qu'il n'avait besoin d'aucune inscription pour se faire reconnaître; et si on en trouve quelquefois, elles sont du genre de celles qu'on mettait auprès des asyles et des tombeaux, pour empêcher qu'on ne violât leur sainteté.

On appelle en général *Termes*, toutes les statues qui sont formées d'une tête ou d'un buste placés sur une pyramide quadrangulaire à base renversée.

Mixelle Jr. Sculp.

FLORE

NAPOLI

FLORE.

Les poètes, pour annoblir l'histoire de Flore, en font une nymphe sous le nom de *Chloris;* ils lui donnent pour époux le fils de l'Aurore, *Zéphyre* lui-même, dont la douce haleine échauffe l'air, tiédit les eaux, provoque la nature au plaisir, et du sein de la terre amoureuse fait germer les fleurs.

Cette déesse paraît être d'origine sabine. Du temps des Sabins, à la venue de la saison des fleurs, les premières écloses étaient cueillies dès l'aube du jour, et portées en offrande aux pieds d'une statue

de Flore, placée dans un bosquet: toute la jeunesse des hameaux circonvoisins, vêtue fraîchement et avec modestie, se rassemblait pour exécuter autour de l'autel, des danses gaies, mais décentes; et c'était là que l'Amour faisait des sujets à l'Hymen.

Ainsi que sur l'autel des Heures, on offrait à Flore, dans le temple qu'elle avait à Athènes, des sacrifices qui avaient cela de particulier, qu'on y faisait bouillir la chair des victimes immolées, au lieu de la torréfier.

Le culte qu'on décerna dans les premiers temps à Flore, avait lieu quelques jours avant le mois de mai. Les femmes honnêtes et les vierges pures, seules, en faisaient

probablement les honneurs et les plaisirs, et se livraient, pendant ces beaux jours, à une joie innocente et douce, comme l'objet de leur culte.

Voici comment les fêtes de Flore acquirent dans la suite plus d'éclat et de consistance, surtout depuis qu'une courtisane opulente nomma le peuple romain son héritier.

Le gardien d'une chapelle d'Hercule occupait ses loisirs au dés; un jour qu'il n'avait personne avec lui pour jouer, il osa porter un défi au dieu lui-même. On convint que si Hercule perdait, il procurerait au gagnant un poste plus lucratif; au contraire, si celui-ci perdait, il s'engageait à

donner un repas à Hercule, et à lui amener dans son temple une fille jeune et aimable.

Sans attendre la réponse du simulacre d'Hercule, le gardien jeta les dés pour chacun d'eux tour à tour : la chance tomba en faveur d'Hercule, et les conditions furent fidèlement remplies. L'autel se trouva chargé de mets ; et une certaine *Laurentia*, femme de mœurs équivoques, mais fameuse par sa beauté, fut conduite au temple. On en ferma les portes sur elle ; mais bientôt elle y entendit une voix qui lui ordonna de sortir pour se rendre au carrefour voisin, et là, de prendre pour ami celui qui frapperait le premier ses regards.

Tout fut exécuté de point en point: un homme riche et veuf, nommé *Tarrentius*, vint à passer: il accepta volontiers la main de celle qui lui était adressée de la part d'Hercule, et fut si satisfait de cette rencontre, qu'avant de mourir, il institua sa compagne héritière de tous ses biens. Celle-ci ne crut pouvoir mieux faire, pour s'immortaliser, que d'imiter cette conduite en faveur du peuple romain, qui témoigna sa reconnaissance en faisant l'apothéose de sa bienfaitrice. On renouvela donc en son honneur les *Florales*; et on affecta de lui appliquer le nom de la déesse, dont elle faisait la dépense des jeux. Mais de ce moment, Flore cessa d'être la di-

vinité qui préside aux productions les plus aimables et les plus innocentes de la nature. Le peuple, qui ne manqua pas de saisir ce prétexte pour autoriser ses excès, ne vit plus dans Flore que la patrone des courtisanes, et son culte devint un scandale public. Même après ce rétablissement, on ne célébrait pas les jeux Floraux régulièrement tous les ans, mais seulement lorsque l'intempérie de l'air annonçait ou faisait craindre la stérilité, ou que les livres des sybilles l'ordonnaient; car on ne manquait pas de les consulter dans ces occasions. Ce ne fut que dans l'année de Rome 580 qu'on commença à les célébrer régulièrement, jusqu'au temps où ils furent entièrement proscrits.

Dans ces fêtes, les courtisanes se dépouillaient de leurs vêtements, et dansaient ainsi nues, en faisant les postures les plus lascives. Cette fête se continuait aux flambeaux; la nuit et l'obscénité des propos ajoutait à l'impudence des gestes.

C'était aussi dans ces jeux que les ædiles jetaient au peuple des féves, des pois et d'autres graines. Ils lâchaient aussi dans le cirque des lièvres et des animaux innocents et timides, qui devenaient le partage de ceux qui pouvaient les saisir.

On y voyait aussi des funambules et des faiseurs de tours de force.

Du reste, les infamies qui se commettaient à la célébration de

ces jeux, étaient si criantes, que Caton, qui voulut y assister, se retira avant qu'on en eût donné le spectacle au peuple. Ce vertueux Romain étant allé à la célébration des jeux Floraux, le peuple, plein de respect et de considération pour un homme si grave et si sévère, n'osa demander, selon la coutume, que les femmes se prostituassent publiquement. Favonius son ami, l'ayant averti des égards qu'on avait pour lui, il prit le parti de se retirer, pour ne point troubler la fête, et ne point souiller en même temps ses regards par la vue des désordres qui se commettaient à ce spectacle. Le peuple, qui s'aperçut de cette complaisance, donna mille louanges à Caton.

Flore était classée au rang des déesses mères. On la représentait vêtue d'une robe changeante; ses cheveux blancs sont tressés et parsemés de fleurs; ses pieds nus et délicats effleurent à peine l'herbe sur laquelle elle marche; Zéphyre la soulève et la balance sur ses ailes légères; à chaque pas qu'elle fait, naît une fleur nouvelle: son front offre le lys dans tout son éclat, la rose colore ses joues, et son haleine est parfumée.

On voit la tête de Flore sur les médailles des familles *Claudia* et *Servilia*.

On prend pour des statues de Flore, des statues de femmes avec une longue robe, et qui tiennent dans les mains une fleur, une

corne d'abondance remplie de fleurs, ou une couronne. En général, les images de Flore sont rares.

Les jeux Floraux de Toulouse ne sont que des fêtes littéraires, où l'on fait assaut de bel esprit. Une fleur d'or ou d'argent est la récompense du vainqueur.

Comme les fleurs sont sous la protection de Flore, les naturalistes ont donné son nom aux descriptions des végétaux d'un pays; ainsi, les noms de *Flore de Laponie*, *Flore Parisienne*, etc. indiquent que le livre contient une description des plantes de la Laponie, ou des environs de Paris, etc. On appelle *Chloris* une courte nomenclature des plantes d'un petit

canton. Linnæus, qui a introduit cet usage, aimait à exprimer par un mot univoque l'objet de ses ouvrages : c'est pourquoi il leur a donné le nom de la divinité qui doit avoir présidé à leur composition. Ainsi, outre le nom de *Flore*, il a appelé *Faunes* les descriptions des animaux; *Pan*, les descriptions des bestiaux; *Pomone*, les descriptions des arbres fruitiers; *Lachesis*, le récit des faits historiques, etc. etc.

VERTUMNE ET POMONE.

POMONE était une belle nymphe, dont tous les dieux de la campagne disputaient la conquête. Son adresse à cultiver les jardins, surtout les arbres fruitiers, autant que sa beauté et ses agréments, leur avaient inspiré de tendres sentiments pour elle. *Vertumne* surtout cherchait à lui plaire; et, pour avoir occasion de la voir souvent, il prenait différentes figures.

Enfin il se métamorphosa un jour en une vieille femme; il trouva le moyen de lier conversation avec elle, et après lui avoir donné mille

louanges sur ses charmes et sur ses talents pour la vie champêtre, il lui raconta tant d'aventures funestes à ceux qui, comme elle, se refusaient à la tendresse, qu'enfin il la rendit sensible, et devint son époux.

La fête de Vertumne, appelée *Vertumnalia*, se célébrait au mois d'octobre.

Le temps nous a conservé quelques représentations de Pomone, qu'on trouve sur des pierres gravées; la déesse y paraît sous la figure d'une jeune personne, tantôt assise sur un grand panier rempli de fruits, ou ayant elle-même sur ses genoux des pommes et des branches de pommiers; tantôt avec une serpe dans une main, et un rameau dans l'autre.

Nous avons aussi quelques statues de Vertumne, sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de différentes espèces et un habit qui ne le couvre qu'à demi, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance. Dans un autre image, tirée d'un manuscrit de Peyresc, qui est aujourd'hui dans la bibliothèque de S. Victor, ce dieu parait entièrement vêtu, ayant de la barbe, et portant sur son habit la dépouille de quelqu'animal ; sur un repli de la queue sont des fruits de plusieurs sortes.

Ovide a chanté agréablement cette fable ; on en a fait un joli opéra intitulé *Vertumne et Pomone.*

Mixelle J. Scalp.

PALES

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PALÈS,

ET QUELQUES AUTRES DIVINITÉS CHAMPÊTRES.

PALÈS était proprement la divinité des bergers, la tutrice et la conservatrice des troupeaux. La fête qu'on célébrait à son honneur, le 21 d'avril, s'appelait *Palilia* ou *Parilia*.

Toute la cérémonie consistait à faire brûler de grands amas de paille, sur lesquels on sautait; on n'y tuait point d'animaux, et les purifications se faisaient avec de la fumée de sang de cheval, et avec les cendres d'un veau, qui

avait été tiré d'une vache immolée, ou avec des cendres de féves. On purifiait aussi les troupeaux avec de la fumée de soufre, d'olivier, de pin, de laurier, de romarin; ensuite, après que les bergers avaient sauté autour du feu de paille dont nous avons parlé, ils offraient en sacrifice, du lait, du fromage, du vin cuit, et des gâteaux de millet : fête véritablement pastorale et rustique, et telle qu'elle convenait à la déesse des bergers et des troupeaux.

Comme Romulus jeta les premiers fondemens de la ville de Rome au 21 du mois d'avril, et que ce jour était consacré dès lors à Palès, ce prince fit servir la fête qu'on célébrait en l'honneur de

cette déesse, à la mémoire de la fondation de sa nouvelle ville : ainsi, on les confondait toujours, depuis, l'une avec l'autre. Il est vrai que Manilius dit qu'on commença à bâtir Rome dans l'automne, sous le signe de la Balance ; et son autorité, pour un fait de cette nature, doit être d'autant plus grande, qu'il était habile astronome; mais, comme le dérangement des mois et des saisons était causé par le défaut de l'ancien calendrier, après qu'on l'eut réformé la fête de la fondation de Rome se trouva, avec celle de Palès, fixée au 21 d'avril.

Les Latins connaissaient encore une autre divinité champêtre, qu'ils nommaient *Anna Perenna*, que

quelques auteurs croient être la sœur de Didon, si célèbre dans le quatrième livre de l'Enéide, et qui se retira dans le pays des Laurentins, où Enée la reçut; mais, comme elle craignait que Lavinie ne voulût lui ôter la vie, elle se jeta dans le fleuve *Numicus*, dont elle devint une des nymphes. D'autres pensent que c'était la lune elle-même qui avait pris le nom d'*Anna*, de l'année *ab anno*, parce que l'année était composée de mois lunaires; mais la plus commune opinion est que c'était une bonne femme de la campagne, qui apporta quelques gâteaux au peuple romain dans le temps qu'il s'était retiré sur le mont Aventin: en reconnaissance, il voulut que son

nom fût éternellement honoré, et qu'elle prît le surnom de *Perenna*. Le savant Varron la met dans le même rang que Palès, Cérès, etc. Sa fête était célébrée avec solennité aux Ides de mars, sur les bords du Tybre; le peuple donnait alors de grands témoignages de réjouissance : on y buvait très-largement, on y dansait, et les jolies filles y chantaient des vers dans lesquels la pudeur n'était pas ménagée: on y faisait aussi allusion à une aventure galante rapportée par Ovide. Anna, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars, qui était amoureux de Minerve, pria la nouvelle déesse de le servir dans ses amours : celle-ci, à qui le dieu de la guerre n'était

pas indifférent, lui ayant promis ce qu'il souhaitait, vint lui dire un jour que Minerve consentait à l'épouser ; et ayant pris un habit semblable à celui de la déesse, elle se trouva au rendez-vous, mais elle fut la dupe de son déguisement, qui fut découvert.

Comme Palès était la déesse des troupeaux, et des bergers qui les gardaient, *Bubona* ou *Burona* était celle des bœufs ou des bouviers : on lui sacrifiait d'une manière champêtre, et on l'invoquait pour la santé des bœufs.

Mellona, autre divinité champêtre, prenait soin des abeilles et du miel qu'on en retirait.

On invoquait aussi, pour la même chose, *Aristée*, celui-là

même qui a donné lieu au bel épisode du quatrième livre des Géorgiques. Cet Aristée avait pour mère la nymphe Cyrène ; il s'appliqua au soin que demandent les abeilles. A l'occasion d'une maladie qui avait fait périr tous ses essaims, il alla trouver sa mère dans la grotte profonde qu'elle habitait à la source du Pénée ; celle-ci le renvoya au sage Protée, et ce dieu lui apprit la manière dont il pouvait réparer cette perte.

Aristée fut mis au rang des demi-dieux, et en reçut les honneurs.

Seia, et *Segecia* ou *Segesta*, étaient deux autres divinités de la campagne, qui avaient soin des blés, et que les laboureurs honoraient

d'un culte particulier, avec cette différence que la première veillait à la conservation des grains, dans le temps qu'ils étaient encore enfermés dans la terre; et la seconde au temps de la moisson, comme *Tutilina* ou *Tutelina* en avaient soin lorsqu'ils étaient dans les greniers. Il n'était pas permis de proférer le nom de cette déesse. Ceux qui l'invoquaient s'abstenaient de tout travail le jour qu'ils lui sacrifiaient. Elle avait une chapelle sur le mont Aventin, et une statue dans le Cirque. Quelques auteurs donnent à la même déesse le nom de *Titulina*. On lui avait consacré un autel sur le mont Aventin, comme à une divinité protectrice du peuple romain.

Robigus tire son nom du mot latin *robigo* ou *rubigo*, qui signifie la rouille. C'était encore un Dieu qu'on invoquait pour la conservation des blés : on croyait qu'il les préservait de la rouille. Il y avait en l'honneur de ce dieu une fête que l'on appelait *Robigalia*. Quoique tous les autres auteurs l'aient regardé comme un dieu, S. Augustin en fait cependant une déesse qu'il nomme *Robigo*.

Bonus Eventus, le bon succès, a aussi été honoré, par l'antiquité, d'un culte particulier. Euphranor avait fait une statue de ce dieu ; il tenait une coupe dans la main droite, et dans la gauche un épi de blé et un pavot. Praxytele avait aussi fait une statue du même

dieu : elle était dans le capitole ; et Varron, qui fait mention de cette divinité, la met au nombre des grands dieux des gens de campagne. Plusieurs personnes croient encore aujourd'hui que quelques débris d'un temple, qu'on voit à Rome entre l'église de la Minerve et celle de S. Eustache, sont les restes du temple qui était consacré à ce dieu.

On voit encore la figure de Bonus Eventus sur plusieurs pierres gravées, et sur beaucoup de médailles impériales. Cette figure paraît être une copie de la statue d'Euphranor. Il est ordinairement nu, placé près d'un autel ; il tient dans une main des épis et des pavots.

Populonia, dont le nom est dérivé de *populatio*, pillage, dégât, était aussi au nombre des divinités champêtres. On la priait, dans les sacrifices qu'on lui offrait, d'empêcher que la grêle et la foudre ne ravageassent la campagne.

C'était pour la même raison sans doute, qu'on honorait une autre divinité sous le nom de l'*Eclair;* et le culte qu'on lui rendait, était pour qu'il préservât les biens de la campagne.

Pilumnus et *Picumnus* étaient, selon Servius, deux dieux qui étaient frères, le dernier avait inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut nommé *Sterquilinus;* et *Pilumnus*, celui de moudre le blé: c'est pourquoi il était particulière-

ment honoré par les meûniers. Nonius Marcellus dit que Pilumnus et Picumnus présidaient aux auspices des mariages ; et pour appuyer son opinion, il cite un passage de Varron, qui dit que si l'enfant, que venait de recevoir la sage-femme, avait l'apparence de vivre longtemps, elle le posait par terre, pour conjecturer s'il serait d'une taille bien droite, et qu'on dressait dans les temples des lits pour les dieux *Pilumnus* et *Picumnus*, divinités qui présidaient aux mariages.

Hippona était la déesse des juments et des écuries. On a trouvé en Suisse une petite figure avec une tête de cheval que l'on croit être une statue d'Hippona. Plusieurs inscriptions en font mention.

Le dieu *Ingatinus* présidait aux côteaux et aux montagnes; et la déesse *Collina* aux collines. S. Augustin la nomme *Collatina;* mais peut-être s'est-il mépris en lui donnant ce nom. *Vallonia*, selon ce père de l'église, était la déesse des vallées.

Rusina, qui fut ainsi nommée du mot *rus*, la campagne, présidait aux campagnes. Cette déesse était par quelques auteurs appelée *Rutina*.

DRYADES ET HAMADRYADES.

Je parlerai des Nymphes en général, à l'article des Divinités des eaux ; mais il y avait aussi des Nymphes terrestres, telles que les *Dryades*, les *Hamadryades* et les *Oréades*, dont les noms indiquent l'origine et les fonctions.

Les anciens avaient trouvé le secret de faire respecter leurs possessions sans l'appareil des punitions : ils avaient mis leurs forêts sous la protection de Divinités aimables, très-propres à repousser le dommage auquel leurs plantations étaient ex-

Mazelle Fec. Sculp.

HAMADRYADES

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

posées. Chaque arbre dans la Mythologie profane cachait une Nymphe. Eh ! quel bucheron eut été assez insensible pour oser porter la hache sur les appas naissants d'une tendre Hamadryade ? Il se serait exposé à la disgrace et aux courroux de ces Divinités champêtres ; il eût manqué de reconnaissance, en mutilant une Dryade bienfaisante, qui tous les ans renouvelait pour lui son feuillage hospitalier. Ce code religieux faisait plus d'impression sans doute que tous nos réglements civils.

L'épisode de la forêt enchantée dans la Jérusalem délivrée, est un hommage que le Tasse a rendu aux anciens en les imitant. Les arbres que les chrétiens vont abat-

tre pour construire des machines de guerre, sont habités par des nymphes, forme que le démon avait prise pour empêcher les succès de l'armée; mais Renaud dissipe cet enchantement en saisissant une hache, et en portant les premiers coups.

Le Théocrite de l'Allemagne, Gesner, a bien su aussi tirer parti de l'ancienne Mythologie sur les Dryades, dans sa charmante idylle intitulée *Amyntas*.

Les Dryades et les Hamadryades étaient comptées au nombre infini des Nymphes. Les premières, ainsi nommées du mot *Drus*, chêne, présidaient aux forêts entières. Les secondes prenaient les arbres sous leur protection. Dans chaque forêt

habitait une Dryade, et chaque arbre de cette forêt renfermait une Hamadryade : elles naissaient, croissaient et prenaient fin avec leur protégés.

On se les représentait sous la figure d'une femme robuste et fraîche, dont la partie inférieure se terminait en une sorte d'Arabesque, exprimant par ses contours alongés un tronc et les racines d'un arbre. La partie supérieure, sans aucun voile, était ombragée d'une chevelure flottante au gré des vents. La tête était coiffée d'une couronne de feuilles de chêne. On mettait une hache entre leurs mains, parce qu'on croyait que ces Nymphes punissaient les outrages faits à l'arbre qu'elles avaient en garde.

Le père d'un certain *Parebius* se disposait à abattre un superbe chêne, le plus beau de la contrée; une Nymphe lui apparaît aussitôt, et le supplie d'épargner cet arbre : mon existence en dépend, lui dit-elle; il faudra que je succombe du moment qu'il tombera sous tes coups; respecte une Hamadryades à qui tu dois les plus doux moments de ta vie; c'est sous ce feuillage que tu as rencontré la femme qui t'a rendu le plus heureux des époux et des pères : alors tu bénissait ce chêne officieux, aux branchages duquel tu suspendais le berceau de ton enfant. L'Hamadryade ne fut pas même écoutée jusqu'à la fin de son discours : le chêne fut abattu;

mais la Nymphe se vengea. Le soir même le bucheron impie et avide fut frappé de mort avec son fils.

Un Cnidien, nommé *Rhœcus*, rencontra un jour sur sa route un beau chêne dont les racines dégradées par un ravin ne tenaient presque plus à la terre : l'arbre était menacé d'une chûte prochaine. Le voyageur s'arrête, et ne peut se résoudre à passer outre sans avoir prêté secours à un aussi beau chêne. Il se met sur le champ à l'ouvrage ; le tronc presque nu est recouvert, et une petite digue s'élève à l'entour, et le met à l'abri de l'impétuosité des eaux voisines. Satisfait d'avoir prolongé l'existence de l'une des plus belles productions de la

nature, Rhæcus reprend sa route. Une voix l'appelle par son nom : c'était celle d'une Hamadryade, qui, touchée du bon office qu'il venait de lui rendre si généreusement, ne voulait pas le laisser partir sans lui en offrir la récompense. Demande en retour, lui dit-elle, tout ce que tu voudras, et il te sera accordé. Rhæcus, qui apparemment ne prétendait à d'autre salaire du bien qu'il faisait que le plaisir de l'avoir fait, se contenta de prier la Nymphe de l'avertir du moment de son trépas. Puisque tu ne demandes que cela, lui dit-elle, je t'enverrai dans le temps une abeille.

Plusieurs auteurs ont rédigé des catalogues de Nymphes : les plus

Mixelle Jr.e Sculp.

EGERIE

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

célèbres ont été indiquées à l'article des Dieux et des héros auxquels leurs aventures sont liées.

Une des principales est *Egérie*, celle que Numa, devenu roi de Rome, prétendait lui inspirer ces lois sages par lesquelles il s'efforçait de rendre le peuple plus heureux en adoucissant ses mœurs âpres et sauvages : il prétendait qu'elle venait souvent communiquer avec lui sous la forme d'une biche.

Quand les Romains perdirent Numa, ils parcoururent aussitôt toute la forêt d'Aricie pour y chercher la Divinité qu'il invoqua tant de fois. On ne trouva qu'une fontaine à l'endroit où le prince se retirait pour méditer ses lois. Le peuple cria au miracle, et crut sans peine

que la Nymphe, inconsolable de la mort de son favori, avait vu ses yeux changés en deux sources de larmes que le temps n'a pas encore taries.

On lui bâtit un temple et on lui consacra un bois près de l'une des portes de Rome. On ne sait comment il advint par la suite que les femmes enceintes l'invoquèrent au rang des Divinités qui président aux accouchements; elles venaient y célébrer ce que nous appelons aujourd'hui les relevailles, sur le bord de la fontaine qui occupait le milieu du bois sacré d'Egerie. Si la délivrance avait été heureuse, les autels de la Nymphe étaient chargés de présents; on y faisait une libation de lait : dans

le cas d'un accouchement laborieux, on n'apportait aucune offrande.

Les Vestales veillaient à l'entretien de la fontaine d'Egérie; elles y remplissaient tous les jours leurs hydres pour faire l'aspersion du temple de Vesta.

MONTAGNES.

On sait que les anciens se plaisaient à rendre un culte aux dieux sur les montagnes; mais ils ne se bornèrent point à sacrifier sur les lieux élevés; ils crurent que certaines montagnes renfermaient elles-même quelque chose de divin: c'est pourquoi l'Ida, l'Atlas, l'Argée et l'Olympe, furent consacrés comme des espèces de Divinités.

Les montagnes les plus célèbres en ce genre sont figurées sur les médailles, leur pente porte quelquefois un petit temple ou une Nymphe, comme sur les médailles d'Argée.

Les montagnes représentées ainsi sur les monuments, et principalement sur les médailles, sont

Anazarbe, sur les médailles de Cæsarée.

Le mont *Argée*, sur celles de Cæsarée de Cappadoce, honoré comme un Dieu par les indigènes : ce mont est lui-même chargé de divers attributs. On voit souvent sur son sommet une figure nue tenant un globe, une patère et une lance. Cette figure peut être regardée comme le génie de la montagne. D'autres fois on y remarque des ouvertures d'où sortent des flammes.

Le mont *Chemis*, qui indique les Locriens épicnémidiens ; le *Gaurus* dans la Campanie, sur les

médailles de Nuceria ; l'*Hippus*, sur les médailles d'Antioche de la Décapole.

L'*Ida*, sur lequel on voit les trois déesses disputant le prix de la beauté, sur les médailles de Troade.

Le *Liban*, sur les médailles de la Cœlesyrie.

L'*Olympe* d'Arcadie et l'*Olympe* de Bithynie, sur les médailles de ces deux contrées.

Le *Panium*, le *Peloria*, le *Rhodope*, le *Viarus*, le *Sipyle*, le *Taurus* représenté, par allusion à son nom, sous la figure d'un taureau, sur les médailles de Tyane de Cappadoce.

Une pierre gravée qui représente le soleil sur une montagne, nous

offre le culte que les Taurisques rendaient au soleil sur le *Saint-Gothard.*

LARES ET PENATES.

Je dois finir l'histoire des Dieux de la terre, par celle des Lares et des Pénates, qui étaient les gardiens et les protecteurs des maisons et des biens de campagne.

Chaque homme et chaque femme avait son *Génie* particulier : il y en avait aussi pour chaque maison, pour chaque ville, et en général pour toute la campagne; et pendant que ceux des hommes et des femmes retenaient le nom de Génies, ceux des maisons étaient appelés *Lares*, et ceux des villes et des lieux particuliers *Pénates*, quoiqu'il soit vrai cependant que sou-

Mixelle J. Sculp.

LES LARES

NAPOLI

vent on confondait ces derniers les uns avec les autres.

Comme les dieux du Paganisme, de quelque ordre qu'ils fussent, ne manquaient jamais de généalogie, les Lares étaient fils de Mercure, et de *Lara* fille d'Almon. L'indiscrète Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce dieu lui coupa la langue, et ordonna à Mercure de la conduire aux enfers. Le triste état où elle était n'avait pas éteint tous ses charmes : son conducteur en devint amoureux, et en eut des jumeaux qui furent appelés Lares, et qui devinrent dans la suite les gardiens des rues et des chemins. Les inscriptions favorisent ce sentiment, puisqu'on en trouve sur les-

quelles sont écrits ces mots, *Lar vialis*, le Lare des chemins.

Cependant, comme rien n'est moins d'accord que les généalogies des dieux du paganisme, des auteurs donnent *Larunda* pour mère aux Lares ; mais c'est probablement la même personne sous des noms approchants.

Je ne dirai pas la même chose d'une autre mère de ces dieux.

Aux fêtes appelées *Compitalia*, on plaçait dans les carrefours sur des poteaux, des figures d'hommes et de femmes, parce qu'on croyait que cette fête était célébrée en l'honneur des dieux qu'on appelait Lares.

Ce n'étaient pas seulement les rues et les chemins que gardaient

les Lares, ils étendaient ce même soin sur les champs.

Comme ordinairement les chiens sont les gardiens des maisons et même des champs, il ne faut pas s'étonner que les Lares aient été représentés sous la figure de ces animaux : du moins est-il sûr qu'ils étaient revêtus de leur peau.

Lorsque les enfants étaient dans l'âge où ils quittaient la bulle, ils la pendaient au cou des dieux Lares ; et les esclaves qui recevaient la liberté, en faisaient autant de leurs chaînes. Pétrone, qui emploie toujours si agréablement l'ancienne fiction, dit que les jeunes garçons étant entrés dans la salle du repas de Trimalcion, revêtus de tuniques blanches, mi-

rent sur la table les dieux Lares ornés de bulles.

On avait établi aussi des Lares pour les vaisseaux, qui certainement en avaient autant de besoin que les maisons; et ceux-ci s'appelaient Lares marins. Il paraît qu'ils étaient différents de ces dieux pataïques qu'on mettait sur la proue des navires pour en être les patrons et les gardiens. Quelques auteurs pensent que ces Lares marins étaient Neptune, Thétys et Glaucus.

La place la plus ordinaire des Lares des maisons était derrière la porte; et on était persuadé qu'ils en éloignaient tout ce qui aurait pu nuire, surtout les *Lemures*, Génies qui ne savaient faire que du mal.

Les obligations que chacun croyait avoir aux dieux Lares, avaient engagé leurs adorateurs à leur faire de fréquentes libations, et on allait même jusqu'aux sacrifices. Sur un ancien marbre dédié par C. Sempronius Pison, aux dieux Lares des empereurs, on voit avec les deux figures, l'une d'un jeune homme, l'autre d'un homme plus âgé : on y voit un autel flamboyant avec les préféricules, un vase et une patère, etc. Par dessus cela on ornait de fleurs et de guirlandes les statues des dieux Lares; on leur offrait des fruits; on les tenait propres, et on en avait enfin un soin tout particulier : il y avait même, du moins dans les grandes maisons, un domestique unique-

ment occupé au service de ces dieux. Cependant il est bon d'observer qu'on perdait quelquefois le respect dû à ces dieux, comme dans certaines occasions où la douleur pour la mort de quelque personne chère l'emportait sur toute considération, etalors on les jetait même par la fenêtre.

Le nom de *Grondiles* qu'on donnait quelquefois aux Lares, devait son institution à Romulus, qui les appela ainsi en l'honneur de la truie qui avait mis bas, en une seule portée, trente petits cochons; et c'est du cri de ces animaux que ce nom était tiré.

Outre les noms dont on vient de parler, on leur en donnait encore d'autres : on appelait *Lares*

publici, ceux qui avaient soin des bâtiments publics; *Familiares*, ceux des maisons de chaque particulier; *Viales*, ceux des chemins; *Compitales*, ceux des carrefours, etc.

Le mot *Lare* vient du mot toscan *Lars* ou *Larte*, qui veut dire chef ou conducteur.

L'endroit où se conservaient les images des dieux Lares se nommait un *Laraire*.

Quoiqu'il soit vrai que l'on confondait quelquefois les dieux Pénates avec les dieux Lares et les Génies, il est sûr qu'on les distinguait encore plus souvent les uns des autres. Leur distinction est très-bien marquée dans l'adieu de Coriolan à sa mère, à laquelle

il dit : *Adieu, vous Pénates, vous Lares paternels, et vous Génies de ce lieu.*

Les Pénates ne formaient point une classe différente de divinités, puisqu'au contraire ils étaient choisis dans chacune d'elles. C'était quelquefois Jupiter, plus souvent Vesta, ainsi des autres, qui étaient choisis parmi les dieux du ciel, de la terre, des eaux et des enfers, et parmi les héros, selon la dévotion des particuliers qui en faisaient le choix.

Il était libre à chacun de choisir ceux qu'il voulait ; aussi avons-nous d'anciennes inscriptions qui font mention des dieux Pénates et des dieux Lares de toutes sortes, et même des empereurs vivants. Il

était même permis de mettre ses ancêtres au nombre de ces dieux, et c'est ce qui arrivait le plus souvent.

Les Romains nommaient indifféremment Pénates tous ces dieux; mais ceux qui ont rendu ce mot grec, les ont appelés les uns des *dieux paternels*, les autres des *dieux originaires*, d'autres encore les *dieux de possession*, quelques-uns les *dieux secrets* ou *cachés*, enfin les *dieux défenseurs*; par où il paraît que chacun a voulu exprimer quelque propriété particulière de ces dieux, quoique dans le fond ils veulent tous dire la même chose.

Anciennement il n'était pas permis d'avoir de ces dieux particu-

liers, ni de leur adresser aucun culte; mais enfin, non-seulement on en souffrit l'introduction, mais encore elle fut autorisée par les puissances séculières. Il y avait même une des lois des douze tables, qui ordonnait de célébrer religieusement les sacrifices des dieux Pénates, et de les continuer sans interruption dans les familles, de la manière que les chefs de ces familles les avaient établies. On sait d'ailleurs que lorsque quelqu'un, par l'adoption, passait dans une autre famille, le magistrat avait soin de pourvoir au culte des dieux que l'adopté abandonnait.

Si on veut remonter maintenant à l'origine des Pénates, elle est fondée sur l'opinion où l'on était, que

les mânes des ancêtres se plaisaient encore après leur mort à demeurer dans leurs maisons, où même souvent on les faisait enterrer, et où on gardait ordinairement leurs portraits dans les lieux les plus respectables. Car, après les avoir regardées comme des personnes illustres, on vint peu à peu à leur rendre des hommages et des respects; ensuite on implora leur assistance, et on leur décerna un culte et des cérémonies. Le passage du livre de la Sagesse, où il est parlé de la mort d'un enfant cher à ses parents, dont le culte enfin s'établit dans la famille, en est une preuve convaincante. Ainsi je crois qu'anciennement les premiers Pénates n'étaient que les

mânes des ancêtres ; mais que dans la suite on y associa tous les autres dieux sans distinction.

On faisait les statues des dieux Pénates, non de cire seulement, comme le prétendent quelques auteurs, mais indifféremment de toutes sortes de matières, même d'argent. On les consacrait dans le lieu le plus secret qu'on appelait le *Laraire*, *Penetralia*. Là où l'on élevait des autels, on tenait des lampes allumées, et on y joignait des symboles qui marquent tous la vigilance, entre autres le chien, dont ces statues portaient souvent la peau sur les épaules ainsi que les Lares, ou ils en avaient sous leurs pieds une figure.

Apulée renferme tous les sacri-

fices des dieux Lares et des Pénates en trois mots, *thure*, *mero*, et *aliquando victimis*, de l'encens, du vin, et quelquefois des victimes: il y avait pour cela des autels. La veille de leur fête on avait soin de frotter les statues avec du baume et de la cire, pour les rendre propres et luisantes, et pour pouvoir y imprimer les vœux qu'on leur faisait: cette cire formait à la longue une croûte qui cachait la matière dont ces statues étaient faites; et c'est sans doute ce qui a trompé les auteurs dont j'ai parlé, qui croyaient qu'on ne les faisait que de cire.

Anciennement on leur immolait des enfans; mais Brutus, celui qui chassa les Tarquins, changea ce

barbare sacrifice en un plus raisonnable, et on ne leur offrait dans la suite, que du vin, de l'encens, des fruits, et quelquefois des victimes sanglantes, des agneaux, des brebis, etc. Horace, en invitant sa maîtresse de venir assister au sacrifice qu'il préparaît dans sa maison en l'honneur du Génie, lui marque la manière dont il en avait fait les préparatifs. Tibulle de même parle du sacrifice d'une brebis qu'il immolait aux dieux Lares champêtres.

On couronnait aussi leurs statues de festons, d'ail et de pavot, et on y ajoutait plusieurs autres petites cérémonies qu'il est inutile de rapporter. Il est bon de remarquer seulement que dans les sacri-

fices publics qu'on offrait aux Pénates, on leur immolait une truie, ainsi que nous l'avons dit dans l'article des Lares. On croit que cette coutume avait été introduite par Ænée.

C'était pendant les Saturnales qu'on célébrait la fête des dieux Lares et des Penates, et il y avait outre cela un jour de chaque mois destiné à honorer ces dieux domestiques. Le zèle allait même quelquefois jusqu'à en fêter quelqu'un tous les jours, et même plusieurs fois dans le même jour. Néron négligeait tous les autres dieux en faveur d'un Pénate favori.

Comme non-seulement les particuliers avaient chacun leurs dieux Lares ou Pénates, mais que cha-

que peuple en choisissait pour veiller à la conservation de l'état, on voyait dans Rome un temple consacré aux Dieux domestiques, et on leur avait marqué un jour de fête, qu'on célébrait avec beaucoup de solennité le deux des kalendes de janvier. On y joignait les jeux qu'on appelait *Compitales*, c'est-à-dire, des carrefours, parce que les Pénates y présidaient.

Enfin on avait tant de respect pour les dieux Pénates, qu'on n'entreprenait rien de considérable sans les consulter; on portait même quelquefois leurs figures dans les voyages. En quelque endroit que j'aille, dit Apulée, je porte toujours pendant mon voyage la figure de quelque dieu. Cicéron

eut probablement peur de fatiguer sa Minerve favorite, lorsque, prêt à partir pour son exil, il alla solennellement la consacrer dans le capitole.

La figure des dieux Pénates était quelquefois la simple représentation de quelque Dieu, d'un Génie, d'un Héros ou demi-Dieu, ou enfin de quelque Ancêtre célèbre; souvent c'était des figures panthées, c'est-à-dire, de celles qui portaient les symboles de plusieurs divinités.

L'homme est naturellement curieux, et l'avenir l'inquiète; il y a apparence que parmi les dieux Pénates il y en avait qui rendaient des oracles. On sait qu'on n'entreprenait rien de considérable sans consulter l'oracle; mais comme

les lieux où ils se rendaient étaient quelquefois éloignés, qu'il fallait pour les consulter bien des préparatifs et bien de la dépense, il était plus commode d'en avoir chez soi, que l'on consultait du moins pour les affaires domestiques.

Le marquis Capponi, correspondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, envoya en 1733 à M. de Boze, l'empreinte d'une cornaline antique gravée en creux, qui représente un autel sur lequel est une tête ou plutôt un masque : à côté et presque derrière est la figure d'un homme courbé, appuyant sa tête comme pour écouter : sur le devant est une femme debout, et au bas de l'autel un petit animal. L'explication qu'on

en donne convient parfaitement à un dieu Pénate qui rendait des oracles. Le masque représente ou le dieu Pan, ou Sylvain, ou quelqu'autre : l'homme qui prête l'oreille pour écouter, attend sa réponse : la femme qui est debout semble être venue pour s'éclaircir, ou sur quelque songe, ou sur quelqu'autre affaire qui l'inquiète. Le petit animal, qu'on peut prendre pour un chien ou pour un cabrit, est la victime destinée au sacrifice.

SIBYLLES.

Les anciens ont appelé Sibylles, des filles qu'ils croyaient avoir eu le droit de prédire l'avenir. Ils ne sont pas d'accord sur le nombre ; les uns en comptent quatorze, les autres neuf, d'autres seulement quatre, d'autres trois. Les principales sont les Sibylles de Cumes, celle de Sarde, et celle d'Erythrée.

Leurs oracles se rendaient de différentes manières, quelquefois par des billets cachetés. La Sybylle de Cumes dans l'Enéide, les écrit sur des feuilles d'arbres qu'elle arrange à l'entrée de la caverne. Il fallait être assez habile

Mis. de J. Scalp.

LES SYBILLES.

NAPOLI BIBLIOTECA

et assez prompt pour prendre ces feuilles dans le même ordre où elle les avait laissées; si le vent ou quelqu'autre accident venait à les déranger, tout était perdu, et on s'en retournait sans réponse. On compare proverbialement aux oracles de la Sibylle, des feuilles volantes dont un soufle peut détruire l'arrangement.

La caverne où on prétendait que cette Sibylle avait rendu ses oracles était très-célèbre: Virgile en fait une belle description. La religion avait consacré cette caverne, elle était devenue un temple.

Ovide prétend qu'Apollon étant devenu amoureux de cette Sibylle, elle lui promit de répondre à sa tendresse, s'il voulait lui accorder

autant d'années de vie qu'elle tenait de grains de sable dans la main ; mais, après avoir reçu cette faveur, elle ne le paya que d'ingratitude ; et comme elle n'avait point pensé à demander qu'elle pût passer ce grand nombre d'années dans l'état de jeunesse où elle était alors, elle devint si caduque, qu'il ne resta d'elle que le soufle. Il ajoute que quand Ænée la consulta, elle avait vécu sept cents ans, et qu'il lui en restait encore trois cents à vivre.

On attribue la même longévité à une autre Sibylle. Aussi, pour désigner une femme d'une extrême vieillesse, on dit *c'est une Sibylle.*

On ignore de quelle manière fut composé le recueil des vers des

Sibylles, appelé les *vers Sibyllins*. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient prophétisé en vers, encore moins qu'elles aient gardé elles-mêmes et rédigé leurs prédictions. D'ailleurs, elles ont vécu dans des temps différents et dans des pays éloignés les uns des autres. Comment s'est-il donc trouvé une collection de ces prédictions mise en vers hexamètres? Dans quel temps a-t-elle paru? Qui en fut l'auteur? C'est un fait que l'antiquité ne nous a point transmis. Tout ce qu'on sait, c'est qu'une femme vint offrir à Tarquin le Superbe un recueil de ces vers en neuf livres, et qu'elle lui en demanda trois cents pièces d'or; que ce prince n'en voulant pas

donner cette somme, elle avait jeté au feu trois de ces livres, et avait exigé la même somme pour les six qui restaient, laquelle lui ayant été refusée, elle en fit brûler encore trois autres, et persista toujours à vouloir les trois cents pièces d'or pour ce qui restait. Enfin, ce prince craignant qu'elle ne fît brûler les trois autres, lui donna la somme qu'elle demandait.

Les Romains conservèrent les vers de la Sibylle de Cumes, et on ne les montrait à personne. Les Quindecemvirs étaient les seuls qui eussent la permission de les voir et de les consulter. Pour ceux des autres Sibylles, chacun en possédait. Il arrivait delà qu'à chaque

événement on faisait courir dans Rome et dans toute l'Italie des prédictions ; et cet abus alla si loin, que Tibère défendit d'avoir de ces recueils particuliers, et ordonna que ceux qui en possédaient les portassent chez le préteur.

Ces livres n'étaient pas écrits sur du papyrus, mais sur du linge, afin qu'ils durassent plus longtemps.

On avait formé un collége de quinze personnes pour veiller à la conservation de cette collection. On nommait les officiers qui le composaient, les *Quindecemvirs Sibyllins*. C'était à eux que ce dépôt était commis ; c'étaient eux qui devaient le consulter ; et on avait une si grande foi aux prédictions

qu'il contenait, que dès qu'on avait une guerre à entreprendre, lorsque la peste ou la famine, ou quelque maladie épidémique affligeait la ville ou la campagne, on ne manquait pas d'y avoir recours. C'était une espèce d'oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains, que celui de Delphes l'était par les Grecs et par plusieurs autres peuples. Le sénat ordonnait particulièrement de les consulter, lorsqu'il s'élevait quelque sédition, lorsque l'armée avait été défaite, ou quand on avait observé quelques prodiges qui menaçaient d'un grand malheur.

L'histoire romaine nous fournit plusieurs exemples qui prouvent qu'on les consultait dans de pareilles occasions.

On doit donc distinguer trois collections des vers Sibyllins ; car je ne parle pas de celles que pouvaient avoir quelques particuliers. La première était celle qui fut présentée à Tarquin, et qui ne contenait que trois livres. La seconde est celle qui fut compilée, après l'incendie du Capitole, de plusieurs lambeaux que les députés dont nous avons parlé, avaient rapportés de leur voyage ; et on ignore combien de livres elle contenait. La troisième enfin, est celle que nous avons en huit livres, dans laquelle il n'est pas douteux que l'auteur ait inséré plusieurs prédictions de la seconde, soit qu'il en eût une copie, ou qu'il eût recueilli celles de ces prédic-

tions qui étaient devenues publiques, mais qu'il a augmentées d'une infinité d'autres qui certainement n'étaient pas l'ouvrage de ces prophétesses.

On ne peut rien ajouter au respect que les Payens, surtout les Romains, avaient pour les oracles des Sibylles dont ils conservaient la collection dans le Capitole. On avait pour les Sibylles elles-mêmes autant de respect que pour leurs oracles; et, si on ne les regarda pas toujours comme des divinités, on les croyait du moins d'une nature qui tenait le milieu entre les dieux et les hommes. C'est ce qu'une des Sibylles disait d'elle-même, au rapport de Pausanias. Cependant elle reconnaissait qu'a-

près une vie de plusieurs siècles, elle devait payer à la mort le tribut que tous les hommes lui doivent; mais elle disait en même temps, qu'elle serait un jour changée en cette face qui paraît dans la lune.

Telle était l'idée qu'on avait des Sibylles. Dans la suite, on rendit à quelques-unes les honneurs divins. La Tiburtine était honorée à Tibur comme une déesse. La Sibylle de Cumes, en Italie, y avait un temple. On leur avait élevé des statues, et on ne touchait les livres qui contenaient leurs oracles, que les mains couvertes.

Voici ce que dit Pausanias du tombeau et de l'épitaphe de la Sibylle Erythréenne.

La Sibylle Hérophile est posté-

rieure à celle qui était fille de Jupiter et de Lamia, quoiqu'elle ait vécu avant le siége de Troie ; car elle annonça qu'Hélène était élevée dans Sparte pour le malheur de l'Asie, et qu'un jour elle serait cause que les Grecs conjureraient la ruine de Troie. Les habitants de Délos ont des hymnes en l'honneur d'Apollon, qu'ils attribuent à cette femme. Dans ses vers, elle se donne non-seulement pour Hérophile, mais aussi pour Diane. Elle se fait tantôt femme, tantôt sœur, et tantôt fille d'Apollon ; mais alors elle parle comme inspirée, et comme hors d'elle-même ; car, en d'autres endroits, elle se dit née d'une immortelle, d'une des nymphes d'Ida, et d'un

père mortel. Fille d'une nymphe immortelle, mais d'un père mortel, je suis, dit-elle, originaire d'Ida, ce pays où la terre est si aride et si lègère: car la ville de Marpesse et le fleuve Aidonée ont donné à ma mère la naissance. En effet, vers le mont Ida en Phrygie, on voit encore aujourd'hui les ruines de Marpesse où il est même resté une soixantaine d'habitants... Marpesse est à deux cent quarante stades d'Alexandrie, ville de la Troade. Les habitants d'Alexandrie disent qu'Hérophile était gardienne du temple d'Apollon Smintheus, et qu'elle expliqua le songe d'Hécube, comme l'événement a montré qu'il devait s'entendre.

Cette Sibylle passa une bonne partie de sa vie à Samos ; ensuite elle vint à Claros, ville dépendante de Colophon ; puis à Délos ; delà à Delphes, où elle rendait ses oracles sur la roche dont j'ai parlé ; elle finit ses jours dans la Troade. Son tombeau subsiste encore dans le bois sacré d'Apollon Smintheus, avec une épitaphe en vers élégiaques, gravée sur une colonne, et dont voici le sens : « Je suis cette fameuse Sibylle « qu'Apollon voulut avoir pour « interprète de ses oracles, au- « trefois vierge éloquente, main- « tenant muette sous ce marbre, « et condamnée à un silence éter- « nel. Cependant, par la faveur

« du dieu, toute morte que je « suis, je jouis encore de la douce « société de Mercure et des Nym- « phes mes compagnes. » En effet, près de sa sépulture, on voit un Mercure dont la forme est quadrangulaire; et sur la gauche, une source d'eau tombe dans un bassin où il y a des statues de Nymphes. Les Erythréens sont de tous les Grecs, ceux qui revendiquent cette Sibylle avec le plus de chaleur: ils vantent leur mont Corycus, et dans cette montagne un antre où ils prétendent qu'Hérophile prit naissance. Selon eux, un berger de la contrée, nommé Théodore, fut son père, et une nymphe sa mère. Cette nymphe

était surnommée *Idea*, parce qu'alors chaque lieu où il y avait beaucoup d'arbres était appelé *Ida*. Les Erythréens retranchent des poésies d'Hérophile, ces vers où elle parle de la ville de Marpesse et du fleuve Aidonée, comme de son pays natal.

M. Eckhel croit voir la Sibylle Hérophile sur une médaille autonome de Delphes, qui représente une femme vêtue d'une stola, assise sur une pierre, et appuyée sur une lyre.

Je ne dois pas omettre que le respect qu'on avait pour les vers Sibyllins dura jusques sous les empereurs; mais une partie du sénat ayant embrassé le christia-